4e ANNÉE. — N° 12 DÉCEMBRE 1905

REVUE COSMIQUE

EXPOSÉ PRATIQUE DES AXIOMES

QUI SONT A LA

BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

(*Suite*)

« *Il n'y a qu'une royauté, qu'une aristocratie, celle de l'intelligence.*

La royauté et l'aristocratie de l'intelligence est la seule royauté et la seule aristocratie naturelles, celles de la naissance et de la richesse sont non naturelles, et c'est ce non naturalisme qui est la principale cause du vouloir et du désir toujours croissant des peuples de secouer le joug et briser les liens qui les lient par la force de la coutume et des circonstances établies par la coutume, à l'aristocratie fictive de la simple puissance ou de la richesse. Au temps où l'ordre hiérarchique naturel prévalait, la royauté et l'aristocratie étaient à ceux qu'une intelligence supérieure rendait aptes à être les aides, les guérisseurs et les consolateurs de ceux de rang inférieur, parce que d'intelligence moins évoluée, et la position d'un chef était celle qui est attribuée dans des registres au Keves de l'Occident lointain :

« Il est la racine de la vigne qui nourrit la tige et les branches, l'illuminateur de ceux qui désirent et cherchent la lumière ; il est comme une eau vive pour ceux qui ont soif, le rocher de surombrement qui abrite contre la chaleur du soleil brûlant de midi.» La coercition et la loyauté ne peuvent pas exister ensemble, seules la royauté et l'aristocratie de l'intelligence sont comme le royal manteau du pathétisme et peuvent assurer l'unité sociale. L'intelligence est la classificatrice primaire et naturelle. Dans la Tradition de la septième et actuelle Classification Attributale de la matière des matérialismes, il est enregistré que le procédant du septième attribut (l'Equilibrateur) plana comme Intelligence au-dessus de l'immensité de la matière mélangée, en voulant que la lumière (ou intelligence) fut manifestée et qu'à la sentientation des forces équilibratrices, au milieu d'un puissant enflement et soulèvement, les constituants les plus évolués de la substance éternelle des matérialismes s'élevèrent jusqu'à la surface : ainsi commença la classification intellectuelle de ce qui était déjà vitalisé selon sa capacité de réception et de responsion vis à vis de la force vitale d'un procédant Attributal antérieur. Nous sommes à la veille d'un nouveau matin intellectuel, le matin du jour où l'intelligence qui, au temps actuel, se sert de la vie terrestre seulement comme d'un moyen temporaire de manifestation, assumant la forme mais n'y étant pas retenue, s'individualisera ; l'intelligence s'individualisera, parce qu'elle sera suffisamment évoluée pour vêtir et devenir le véhicule de la force pathétique ; et pour cette raison elle reconnaîtra que l'individualisation chez les êtres terrestres les plus évolués et par conséquent leur immortalité est essentielle à l'unité cosmique : nous disons « par conséquent leur immortalité », parce que c'est l'œuvre spéciale et prééminente de l'intelligence pathétisée de protéger et d'évoluer les êtres individuels les plus élevés par l'intermédiaire desquels elle se manifeste ; cette évolution nécessite la durée qui amènera la perpétuité. Cette individualisation

de l'intelligence aura pour effet une reclassification qui confirmera la volonté de l'équilibrateur, procédant de l'Attribut de justice, et la royauté et l'aristocratie actuelles céderont la place, par nécessité, à la royauté et à l'aristocratie de l'intelligence ; il en est nécessairement ainsi, parce que une fois que l'humanité s'éveillera à la reconnaissance de la vérité que « la mortalité est l'effet du déséquilibre » et qu' « elle est accidentelle et temporaire », il y aura encore une fois un puissant enflement et soulèvement, un enflement et un soulèvement dans lesquels les plus évolués et par conséquent les plus capables de réception et de responsion vis à vis de la lumière ou intelligence [qui plane au-dessus d'eux monteront à la surface, et ne reconnaîtront aucune royauté, aucune aristocratie que celle de l'intelligence pour vêtir le pathétisme et lui servir de véhicule, parce qu'il n'y a que cela qui soit capable de leur donner cette satisfaction sans laquelle la soi-disant vie n'est que l'existence. C'est cette restitution du plan originel qui substituera le quaternaire à la Trinité, les quatre supports au trépied. Cette substitution mène directement à la réalisation du XVIIe axiome de la Base de la Philosophie Cosmique. » *Il y a quatre classifications de formations terrestres savoir : la minérale, la végétale, l'animale et la psycho-intellectuelle ou divine-humaine ; parmi ces quatre, en ordre, il n'y a point de division* », par l'établissement de la quatrième classification, c'est-à-dire la Psycho-Intellectuelle, la Divine humaine. La valeur de l'humanité collective comme la suprême unificatrice cosmique n'est généralement pas reconnue ; malheureusement, il est coutume de diviser, de diviser et de subdiviser cette unificatrice jusqu'à ce que son rôle splendide dans le Cosmos de l'être soit voilé ou caché. Le soi-disant moralisme et ses disciples moralistes sont un des facteurs principaux de l'œuvre néfaste de la schismatisation de l'humanité, et la soi-disant science matérialiste (nous nous servons des mots soi-disant, parce que tout ce qui est en forme est matériel) suivent de près les talons du mora-

lisme dans la course pour la division. Le moralisme qui est le martinet des religions remue ciel et terre pour faire de l'humanité collective une divinité ; la soi-disant science matérialiste, au contraire, travaille et discute pour prouver que l'humanité collective est simplement animale, qu'elle ne possède aucuns constituants divins et par conséquent immortels, et qu'un homme mort, si hautement évolué qu'il soit, pathétiquement, intellectuellement et psychiquement est en tous rapports, sauf la forme, tel qu'est une sauterelle morte.

Au contraire, la Philosophie Cosmique regarde l'humanité collective comme comprenant toutes les gradations d'évolution depuis l'animale jusqu'à la divine, et comme formant en ordre la chaîne essentielle qui seule est propre à les unir de façon qu'il n'y ait aucune borne fixe, aucuns endroits dans le reflux et le flux de l'océan cosmique, de la marée de l'évolution, auxquels il puisse être dit : « tu iras jusque là et pas plus loin. »

D'où il suit que justement en raison de l'extension immense de la merveilleuse variété de l'humanité collective, toute fixité moraliste est contre l'ordre, irritante, nuisible, impertinente, simplement parce que les règles et règlements qui sont propres à telle gradation d'êtres humains sont entièrement impropres pour telle autre ; bien plus, la tentative même du moraliste d'une part, et de la soi-disant science matérialiste d'autre part, pour obliger l'animal à une divinité non naturelle (non naturelle parce qu'il n'est pas suffisamment évolué) et la tentative d'animaliser ce qui manifeste des constituants divins est anti-cosmique et une violation directe de la loi de la charité, parce que l'homme gaspille ses forces en s'efforçant au non naturalisme s'il est un disciple du moralisme, et la plupart du temps aboutit à une vie de tromperie (tromperie qui est le pire de tous les spoliateurs) ou, s'il est influencé par la science matérialiste, perd toutes aspirations élevées et nobles et dégénère vers le status des êtres auxquels il est comparé. Ainsi qu'il la été

démontré dans l'article sur le cinquième axiome, « Il n'y a qu'une loi : la loi de la charité une avec la justice. Il n'y a qu'un déséquilibre : la violation de cette loi »; des lois faites pour les Initiés ou pour un certain temps et des circonstances spéciales sont imposées de force à ceux pour l'évolution desquels elles ne conviennent nullement et sont continuées lorsque la condition spéciale pour laquelle elles ont été faites est passée.

La religion et le moralisme sont les schismatiseurs suprêmes de l'humanité ; ils sont comme des ligatures pour les artères du corps humain, qui arrêtent dans leur cours les sangs vitaux même ; leur panacée vantée est le poison dont le ferment est la tromperie, parce qu'aucune loi n'est comparable en force à la loi naturelle ou cosmique et justement parce qu'il en est ainsi, ce que la religion et la moralité rendent criminel si on le fait ouvertement, est fait secrètement. En outre la soi-disant faute condamnée gagne en force si on la supprime malgré la nature, de sorte que fréquemment ce qui serait bienfaisant ou au moins innocent devient un moyen de déséquilibre et la religion et, le moralisme maudissent ou se lamentent à cause de millions de victimes qui, si elles eussent été laissées libres de leur influence, auraient rempli leur rôle naturel dans la collectivité humaine comme membres utiles : La liberté tombant en licence peut tuer ses milliers, mais la religion et le moralisme, engendrés par la politique, tuent leurs millions et leurs millions, physiquement, nerveusement et mentalement. La guerre, la peste et la famine ont leurs hécatombes, mais auprès des hécatombes de la religion et du moralisme, elles sont comme de petites flaques de pluie comparées à l'océan. Ce sont eux et eux seuls (la religion et le moralisme) qui, tandis qu'en le monde végétal et simplement animal il n'y a aucune division, ont divisé et subdivisé le quatrième règne et gâté le plan du Divin Formateur, défigurant sa similitude la plus densifiée.

Cependant, tandis que l'homme et la femme qui suivent

les lois de la sélection naturelle ou sexuelle sont condamnés et punis parce que leur union n'est pas légalement autorisée, ou parce qu'ils ont pris une nourriture sans avoir de l'argent à donner en échange, tandis que les vaisseaux et les personnes suspectes sont gardés en quarantaine, de peur qu'ils ne répandent la peste, la religion et le moralisme, engendrés par la politique, sont non seulement laissés sans condamnation, mais loués, flattés, adorés parce qu'ils sont canonisés par la coutume. Jusqu'à ce que ces terribles adversaires de l'unification de l'humanité, qui est synonyme de l'unification cosmique, soient vaincus, jusqu'à ce qu'il soit reconnu que naturellement « il n'y a point de mal, que ce qui est appelé ainsi est le déséquilibre dont la cause est l'excès », et que le stimulant de l'excès est du à la suppression non naturelle exercée sur l'humanité par la religion et le moralisme, il n'y a aucune possibilité de revêtir et de manifester l'Unité Divine par l'humanité collective, aucun espoir raisonnable de sociologie cosmique. « La pomme ne tombe pas loin du pommier », dit le proverbe ; si on considère cette question sans préjugé, on verra que le soi-disant moralisme, qui est le rejeton des religions comme la soi-disant religion est le rejeton de la politique est, comme son origine, un diviseur de l'humanité parce que chaque secte soutient sa propre religion spéciale et son moralisme propre et méconnaît ou condamne les moralismes d'autres sections d'humanité. Prenez par exemple la pétition des missionnaires chrétiens aux autorités japonaises pour qu'il ne fut plus permis aux gens de se montrer tels que la nature les forma, comme si la forme humaine divine « était une chose à faire frissonner et pas à voir » comme si c'était un bienfait, pour ceux qui travaillent pour leur pain, d'être forcés de dépenser leurs gains durement gagnés pour des vêtements laids et mal coupés, parce qu'ils sont à bon marché, lorsqu'avec cet argent ils pourraient soutenir leur force physique, qui est le moyen de gagner leur vie. Considérez la logique de cette intervention :

Parce que les missionnaires ont été élevés dans un milieu d'impureté de pensée, les japonais qui ont été élevés dans un milieu plus pur, parce que plus naturel, doivent être obligés de se charger de vêtements incommodes et échauffants au temps de la chaleur et de la clarté solaire de l'été. Ceci n'est qu'un seul exemple de la logique du moralisme. Récemment, le Docteur Grasset, professeur de la Faculté de Montpellier, et aussi le Docteur Dubois, professeur de Berne, ont prescrit pour certaines maladies nerveuses un traitement moral, et il est indubitable que la moralité saine, parce que naturelle, est la panacée prééminente pour tous les maux que le soi-disant moralisme (*immoral parce qu'il est contre nature*) a infligés sous l'appui de la religion à la pauvre humanité. La science moderne la plus avancée s'accorde complètement avec l'enseignement de la Philosophie Cosmique, savoir que le bien être physique dépend du bien être nerveux, et ceci nécessairement puisque la vie plus raréfiée ou nerveuse perpétue et vivifie l'être nervo-physique, le vitalisant comme l'éther vitalise l'air, l'air l'eau et l'eau le sol. Il a été remarqué par un correspondant que le Mouvement Cosmique n'apprécie pas suffisamment le progrès de la science moderne. Rien n'est plus éloigné de la vérité que cette remarque. Chaque effort, chaque découverte supposée de la vraie science est d'une valeur inestimable, non seulement parce que toute vraie science tend à améliorer les misères de l'humanité, mais parce qu'elle a prouvé, prouve et prouvera la valeur de la vieille philosophie comme rien autre ne saurait le faire. Pas à pas, la science gravira les vieilles gradations qui conduisent vers les nouvelles : un à un elle relèvera les voiles que la politique, la religion et le moralisme ont abaissés sur la clarté solaire de la vérité, et dévoilera à l'humanité des rayons glorieux jusqu'à présent non conçus activement. *La Philosophie et la vraie Science ne peuvent pas être séparées.* Dans son puissant article de la Revue des Deux Mondes, le Docteur Grasset écrit : « Il faut donner (au malade) le désir

et l'émulation de guérir, et pour cela, lui montrer le but que la vie a encore pour lui, la mission qu'il a encore à remplir dans ce monde ». La Philosophie Cosmique enseigne que la mortalité est l'effet du déséquilibre, temporaire et accidentel. Si la possibilité de l'immortalité terrestre était acceptée par le malade, quelle puissante incitation ne donnerait-elle pas à ce désir et à cette émulation. Le Docteur Grasset écrit encore : « Un nerveux qui ne comprend pas la vie, qui n'admet pas que la vie vaille la peine de vivre, qui s'endort le soir sans vouloir penser au lendemain, avec la seule satisfaction d'avoir un jour de moins à vivre, ce nerveux ne guérira jamais. » La Philosophie Cosmique enseigne que de l'évolution de soi-même dépend la continuité de la personnalité et le renouvellement des sens et des facultés qui rendent la vie digne d'être vécue, selon l'ancienne constatation non vulgarisée : « L'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu les choses que l'intelligence comme vêtement du pathétisme prépare pour l'homme évolué ». Il n'est pas sage, mais il est naturel que celui qui souffre, qui est impressionné par le culte de la mortalité, par l'idée que quelque noblement qu'il lutte pour la vie, sa fin est la tombe, ne trouve aucune incitation suffisante à lutter pour l'existence; mais remplacez cette néfaste suggestion par la possibilité de la continuité d'existence, non pas telle qu'elle est, mais telle que l'évolution individuelle et le triomphe de l'intelligence a le pouvoir de la rendre, et l'incitation est trouvée qui éveillera le sain désir et la volonté d'une nouvelle et vigoureuse action. Saül de Tarse en parlant à ce sujet déclare : « Notre espoir est plein d'immortalité » et en vérité même sans la perspective de l'immortalité, l'étoile de l'espérance ne peut pas efficacement illuminer l'aura de l'homme. Un des principaux buts de la Philosophie Cosmique est de développer dans l'humanité la confiance en soi, en démontrant à l'homme ses merveilleuses capacités, son pouvoir immense de réaliser des possibilités, son rôle prééminent dans le Cosmos de l'être, de lui ensei-

gner que de droit son œuvre ne doit jamais finir dans le monde, et de l'aider ainsi efficacement à poursuivre sans interruption sa conception la plus élevée, qui est son idéal, un idéal toujours s'étendant, toujours s'embellissant et se glorifiant, à mesure qu'il évolue vers le perfectionnement. La Philosophie Cosmique soutient que « La pensée est la formation ». Il reste donc au Cosmosophe à contrôler et à diriger ses pensées par le pouvoir de la volonté ; à les retirer de tout ce qui énerve l'humanité et à les diriger avec force et continuité vers tout ce qui la fortifie et la vivifie ; à former en soi-même un centre de pensée et de volonté sain et vigoureux duquel émane la force patho-intellectuelle qui peut aider efficacement ceux qui sont dans la zone de son influence, c'est-à-dire ceux de son entourage qui sont par affinité, par volonté et désir capables de réception et de responsion vis à vis de ses forces. Malheureusement, la capacité de réception et de responsion est terriblement affaiblie par le non naturalisme du soi-disant moralisme, et le premier pas vers la restitution de l'humanité est la substitution de la culture morale vraie, parce que naturelle, au soi-disant moralisme, faux parce que non naturel, pour démontrer que tout est relatif, qu'il n'y a pas de mal absolu, que tout désordre ou déséquilibre nerveux est l'effet de l'excès et que l'excès est l'effet du non naturalisme qui sous la coercition de la politique, de la religion et du moralisme supprime indûment ce qui fait partie de l'organisme humain et a par conséquent le droit à l'emploi légitime, et qui se venge par l'excès ou tombe en défaillance, ce qui empêche l'exercice, l'usage ou l'énergie de quelque autre partie de l'être.

Il en sera ainsi jusqu'à ce que la vaste étendue, la variété infinie de l'humanité collective soit reconnue, parce que ainsi, et ainsi seulement, il ne saurait être compris que chaque gradation, de l'animal humain à la divinité humaine, a sa vraie et fortifiante parce que naturelle morale, en harmonie avec sa mentalité et sa sentientation. Ainsi et ainsi seulement l'idéal

de l'humanité collective peut-être amené à la possibilité de réaliser ; ainsi, et ainsi seulement, l'humanité peut prendre sa place spéciale dans la chaîne des liens nombreux mais non divisés dans le cosmos entier : ainsi, et ainsi seulement, l'homme collectif peut répondre à la volonté du formateur qui plana au-dessus de la vie comme Intelligence, et laissa à l'homme la tâche de finir son œuvre. Pour la réalisation de cet idéal sublime, pour l'accomplissement de cette glorieuse possibilité, trois choses sont essentielles : La victoire par la puissance de la pensée et de la volonté, sur la mortalité. La subjugation de tout ce qui schismatise l'humanité. Dans les modulations d'une totalité de belle harmonie, les règnes minéral, végétal et animal se confondent comme les teintes irisées de l'arc-en-ciel. Ce n'est que lorsque l'animal touche l'humain que le fracas aigu des notes discordantes défigure l'hymne cosmique. Et pourquoi ? Simplement parce que l'humanité, étant plus sensitive que les règnes moins évolués, est assujettie aux influences ou assauts subtils ou violents de forces qui affectent l'être nerveux ; ces influences ou assauts sont sentientés avec de plus en plus d'acuité, selon la sensibilité individuelle. Afin de s'opposer à cette subtilité ou violence, il est de la plus grande importance de reconstituer la science des auras depuis si longtemps tombée en désuétude générale et, dans la Chrétienté, à peu près inconnue. Cette restitution n'est pas possible, aussi longtemps que la religion et la moralité engendrées par la politique empêchent la classification naturelle, parce que le dû repos est une condition absolument nécessaire pour le développement aurique, et que le non naturalisme est incompatible avec le repos, puisque le premier est le déséquilibre et le dernier l'équilibre. Lorsqu'on prend en considération que l'aura est ce qui remplace naturellement et le plus efficacement le vrai corps physique ou glorieux, on peut comprendre l'importance de l'enveloppement aurique individuel et collectif ; car, jusqu'à ce que le corps glorieux soit pris ou repris, l'aura est la protectrice

du degré d'être nerveux avec lequel elle est en affinité sentientable. Malheureusement, les conditions actuelles auxquelles la grande majorité des hommes s'assujettit, ou est assujettie par les circonstances, sont diamétriquement opposées à l'aurisation. L'habitude de vivre en troupes dans des cités bondées, comme des animaux dans un enclos, la vie et surtout le sommeil en couches, tels des harengs dans un baril, le désir ardent de superfluités, au lieu du contentement des nécessités, des distinctions de classe néfastes et absurdes qui ne peuvent être abolies que par la classification intellectuelle, la course effrénée pour des prix qui ne valent pas la peine d'être gagnés, la fatigue, la lutte sans fin pour la vie, ces tons discordants dans la symphonie de la vie qui ont leur raison d'être dans le mariage qui n'est pas l'union, ces tristes conditions actuelles et bien d'autres empêchent fatalement l'environnement aurique personnel et collectif. La compréhension de la valeur de la restitution ou de l'acquisition de l'aura et l'enseignement raisonnable au sujet de cette importante science, doivent nécessairement affecter et transformer sérieusement l'état actuel des choses. Par exemple lorsqu'il sera compris qu'une certaine extension est aussi nécessaire pour la santé aurique qu'elle l'est pour la respiration atmosphérique, les hommes s'enfuiront des cités bondées avec autant d'empressement qu'ils les cherchent à présent : et plus spécialement ce sera le cas chez ceux qui, en raison de leur évolution, ont besoin d'un plus grand espace aurique et surtout chez les plus évolués dont les auras équilibrées s'attirent déjà certains constituants libérés propres à la constitution du corps glorieux (1). La science des auras arrêtera encore effectivement l'émulation non naturelle, dépourvue de sens, qui actuellement inflige une si terrible usure à la soi-disant humanité civilisée, parce qu'elle démontrera que le principal prix qui

(1) Selon la tradition orale, ce fut pour cette raison que beaucoup d'Initiés se rendirent dans des lieux isolés à une certaine phase de leur évolution.

vaille la peine d'être gagné est la continuité de la vie intégrale, et que tout ce qui peut être gagné est de plus ou moins de valeur selon qu'il tend plus ou moins vers ce but. De plus la pensée, le désir et la volonté pour la continuité de la vie terrestre tendent nécessairement à amoindrir la douleur des épreuves et des tribulations, puisque l'homme est constitué de telle façon que le temps guérit ou au moins adoucit les plus poignantes souffrances mentales et morales et puisque la couronne de la douleur est dans la pensée que la vie, qui est si brève, est gâtée par la perte ou le malheur qui assombrit la radiance de sa joie : le rétablissement du quatrième règne, c'est-à-dire de l'Homme Psycho-Intellectuel, divin-humain, est la pierre de fondement même de la consolation humaine, parce que par ce moyen sera réalisé le dire de l'Initié de Tarse : « L'aiguillon de la mortalité est passé », passé, parce que les séparés qui ont retenu leur individualité nerveuse peuvent alors trouver un sûr lieu de demeure, de repos et ensuite d'évolution dans les auras protectrices et sustentatrices de l'homme, et non seulement ceux-là, mais ceux qui souffrent dans le degré nerveux de leur être, de sorte que les souffrances affectent et altèrent leur être nervo-physique peuvent trouver dans les auras de l'Homme Psycho-Intellectuel divin humain ce qui leur manque et ainsi renouveler leurs forces épuisées : à tel point véritablement et effectivement sera prouvée l'ancienne assertion « L'homme est le sauveur du corps ». Il est vrai que la période que l'humanité traverse en ce moment est alourdie de nuages et voilée d'obscurité, mais le temps le plus obscur et le plus froid précède immédiatement l'aube du jour. Comme l'étoile du berger illumine le lil jusqu'à l'aube du jour, de même l'étoile claire et radiante de l'espérance, qui ne manquera pas, annonce le lever du soleil de la réalisation des conceptions les plus élevées des plus élevées, et la lumière qui annonce le roi du jour de l'Orient est déjà reçue par ceux qui la sentientent parce qu'ils ont mis leurs vêtements auriques de gloire et de beauté en

l'honneur du festin de mariage Cosmique, le grand festin où sera célébrée l'union indissoluble des forces intégrales manifestées du Sans Forme et de tout ce qui a formé, des formateurs et des formés, l'humain divin, revêtu et manifesté par l'humanité collective, qui est La Sociologie Cosmique.

(*A suivre*).

MÉDITATIONS

Sur la nature composée de l'homme

Quel est le rôle spécial du degré de son être nervo-physique ?

Du Nerveux ?

Du Psychique ?

Du Mental ?

LA PHILOSOPHIE NOUVELLE DE L'AMOUR

L'enseignement de la philosophie cosmique ne serait pas complet, et cette philosophie ne mériterait pas le beau nom qu'elle porte d'*universelle* — d'interprétation totale du Cosmos — si elle n'embrassait pas dans sa vaste synthèse la totalité des aspirations de l'âme humaine, si elle n'avait pas une réponse à toutes les questions, une parole d'espoir et de vie pour tous les cœurs angoissés, comme pour toutes les interrogations de la conscience.

On ne se fait écouter des hommes que lorsqu'on parle a l'homme tout entier, à son cœur comme à sa raison. Les fondateurs de toutes les religions l'ont bien compris, qui pour asseoir leur domination sur les esprits crédules, se sont présentés devant l'humanité comme tenant dans leurs mains une révélation *totale* de la loi. Ceux qui ont présenté un soi-disant Sauveur au monde, ont fait porter au Keves le fardeau mystique de toutes les iniquités de la Terre, afin que tous les croyants se crussent des rachetés. Tant il est vrai qu'on ne peut parler aux hommes d'immortalité qu'en leur ouvrant le ciel tout entier!

Aussi la philosophie cosmique n'a-t-elle garde de laisser de côté aucun des domaines, physique ou moral, où se déploie et s'affirme la vitalité de la personne humaine. La philosophie cosmique, ne vise pas seulement — non plus à révéler au nom d'un Dieu, mais à découvrir et *faire découvrir* aux hommes le véritable statut de leur être physique et moral, mais encore elle embrasse tout l'infini de l'évolution de leur être psychique. Et, puisque l'humanité — à sa période actuelle d'évolution — est sous le régime de la *dualité*; puisque l'homme et la femme sont deux; qu'ils n'exis-

tent, non seulement au sens proprement physique et matériel (du fait même de la génération) que l'un par l'autre, mais encore qu'ils ne vivent d'une vie supérieure que l'un avec l'autre, et l'un complétant l'autre, il fallait que les âmes qui ont faim et soif de vie et d'immortalité pussent trouver, dans l'enseignement de la philosophie cosmique, l'enseignement de la véritable doctrine sexuelle — les principes de la véritable éducation des sexes, et les lois de la vraie vie amoureuse — pour tout dire : la loi et la philosophie nouvelle de l'amour.

La philosophie cosmique n'a pas manqué à sa tâche. Les lecteurs de la *Revue* le savent. Plusieurs explications, plusieurs gloses sur des points spéciaux de la doctrine cosmique touchant la dualité d'être, plusieurs indications précieuses ont été déjà données. Bien des questions ont été posées, qui ont commencé à recevoir, et recevront toujours plus leur réponse. Notons, dans cette ordre d'idées, les numéros de la *Revue* du 5 décembre 1904, et du 5 août 1905, avec des articles comme *les Entraves de la femme*, et l'exposé des bases de la philosophie cosmique touchant *la dualité d'être*.

Mais, si les disciples et les élèves de la philosophie cosmique savent déjà qu'ils trouveront dans cet enseignement les réponses conformes à leurs aspirations, peut-être ne savent-ils pas suffisamment — et nous serons heureux de la leur apprendre ici — à la fois par quelle merveilleuse rencontre et par quelle naturelle et supérieure unité, l'enseignement de la philosophie cosmique rejoint, pénètre, et illumine les aspirations les plus modernes de la philosophie sociale qui s'élabore dans les cerveaux initiateurs de notre époque.

Une philosophie digne de ce nom, en effet, s'éprouve et se reconnaît vraie, quand elle se mesure et se contrôle aux faits *actuels* — car, comme le disait Aia-Aziz dans une conversation : « *nous ne vivons pas dans le passé, ni dans l'avenir ; nous vivons actuellement* » — cette philosophie se re-

connait donc vraie, conforme à la réalité et en harmonie avec les affirmations de la conscience moderne, quand, s'étant éprouvée au creuset de la vie *actuelle*, elle sort triomphante de l'épreuve, intangible et inaltérée, comme l'or au sortir du creuset. Car c'est dans la fournaise ardente de la vie que triomphe et se dévoile la vérité et la vie elle-même.

La doctrine qui résiste et sort victorieuse du contact journalier des faits actuels, la foi qui traverse les flammes de l'enfer sans y brûler ses ailes, l'espérance immortelle qui surnage sur le déluge des temps — ce qui demeure devant tout ce qui passe, sans passer; ce qui soutient au milieu de tout ce qui lasse, sans se lasser — cela *est*, d'une vérité supérieure, et cette doctrine, cette foi, cette espérance sont immortelles, d'une immortalité intégrale.

Eh bien! si sur le domaine des faits de la conscience, nous avons trouvé déjà l'autre jour (1), que les théories modernes les plus récentes de la conscience, élaborées dans les laboratoires de la science officielle, se dirigent — à tatons encore! — mais convergent cependant vers les sommets qu'éclaire la philosophie cosmique, nous allons voir que dans le domaine de la vie sentimentale et sexuelle — dans ce royaume du *pathétisme* — les idées les plus récentes et les plus généreuses des écrivains et des philosophes, comme des sociologues, qui sont à l'avant-garde des idées du jour, suivent la même voie que nous montre la philosophie cosmique, et sont en marche vers les rayons de la même étoile.

∴

Laissons parler les faits.

Nous n'avons même pas besoin de rappeler ici les beaux livres récents de tant de philosophes et de sociologues, de tant d'esprits libres sur ce problème des problèmes, sur cette énigme dernière qui domine toute vie humaine d'homme

(1) Voir la *Revue* du 5 sept. 1905.

ou de femme — le mystère sacré de l'Amour. Car cette question est si haute que, si ravalée soit-elle par les misérables jongleurs qui l'agitent sur les trétaux de la vie ou de la scène dans leurs sempiternels et nauséabonds drames de boudoir et d'alcôve — cette littérature « trempée de l'abomination des abominations » — cette question se pose avant et au-dessus de toute autre à toute créature humaine, depuis la plus fruste et la plus misérable, jusqu'aux plus grandes parmi les hommes et parmi les femmes.

Car c'est à ce point vrai, que même si l'homme, surtout, dans la société d'aujourd'hui peut déployer l'expansion de son être dans tous les champs d'activité de la science, de l'art et de la lutte pour la vie, et la femme dans le domaine, élargi de nos jours — malgré tous les vieux et sots préjugés ! — non seulement de l'activité bénie au sein de la famille et dans le champ sans limite de la miséricorde, mais aussi dans tous les domaines intellectuels — c'est cependant sur ce point central de toute vie humaine, la vie amoureuse, que se fixe dans le bonheur, ou s'échoue misérablement toute existence d'homme ou de femme. Dis-moi qui tu aimes, et je te dirai qui tu es. Dans une lettre intime publiée récemment, G. Sand écrivait :

« L'amour seul me parait assez chaud, assez lumineux, assez digne des cieux, pour croire qu'il en est descendu et qu'il doit y retourner. Quiconque le sacrifie, après l'avoir connu, *renonce peut-être a l'immortalité de son âme.* » Edouard Schüré, dont l'âme mystique s'est penchée, attentive à écouter toutes les voix secrètes, sur les profondeurs qu'ont sondées les *Grands Initiés* (1), écrivait à une amie : « ... Aimer vraiment, et être aimé vraiment, cela vous change une créature humaine. *Aucune révélation qui vaille celle-là* ! » Oui, l'Amour est l'épée à la pointe de diamant, qui s'appuie, un jour, contre le cœur vivant de tout homme et de toute femme, et l'éveille à l'immortalité de son être ou le transperce et le tue.

(1) E. Schüré, *les Grands Initiés*, Paris. Perrin.

Or, les faits sont là. De tous côtés les signes apparaissent et se multiplient, qui montrent que les plus grands et les plus généreux esprits n'hésitent pas à proclamer la nécessité et la venue d'un règne nouveau de l'amour. Un grand cerveau, comme Max Nordau, a déjà, il y a trente ans, dans ses *Mensonges conventionnels de l'humanité* dénoncé l'infâmie du mensonge actuel de l'amour. Un philosophe actuel comme Novicow, écrit, il y a deux ans, l'*Affranchissement de la femme*. Un publiciste socialiste, Charles Albert, a des pages courageuses dans l'*Amour libre*. En Allemagne, surtout, un grand nombre d'ouvrages éveille l'attention du public intellectuel — avec plus ou moins d'à-propos et de sagesse raisonnée, mais avec le même feu et la même ardeur idéaliste — sur le problème de la vie sexuelle. Citons le *Problème sexuel*, de Léo Berge, *Mariage et amour libre* du Dr Gumplowicz. En Angleterre, entre beaucoup d'autres, les *Femmes libres*, de Ellis Sthelmore. Car chaque jour voit s'augmenter le nombre de ceux, ou de celles, qui ayant regardé en face ce problème des problèmes qui est le drame éternel de l'amour, osent dire tout haut leur avis, crier tout haut leur indignation de l'hypocrisie et du servage actuel, et lancer vers le ciel leurs appels désespérés au bonheur et à la vérité de l'amour.

Chaque jour le nombre augmente de ceux qui veulent vivre leur vie dans cette vérité de l'amour, selon leur cœur et selon leur conscience. A chaque heure divine qui voit s'accomplir sur terre le miracle des miracles, l'union *pathétique* absolue de deux êtres qui se sont retrouvés l'un dans l'autre et sont faits l'un pour l'autre, à chacune de ces heures un couple de plus, heureux et fort de son bonheur, s'évade du cercle de fer qu'avaient muré depuis des siècles ces trois pouvoirs oppresseurs (pour parler avec la *Revue cosmique* (1) : la croyance, le code et la coutume. Car jamais le malaise sentimental, la crise sexuelle, le drame

(1) Voir *la Revue* du 5 aout 1905, p. 450.

pathétique, n'a atteint un pareil degré d'acuité et d'âpreté que de nos jours ; et il est parfaitement vrai que « pendant les derniers dix-huit cents ans, l'abime entre les deux sexes s'est élargi et creusé, de sorte que l'union par le mariage est pour la plupart synonyme de désunion pathétique, spirituelle et intellectuelle ».

∴

Nous ne pouvons, disions-nous, et nous ne songeons pas à entrer ici dans le détail du terrible réquisitoire qui se dresse plus formidable chaque jour contre le régime actuel touchant l'union sexuelle de l'homme et de la femme, contre cet ensemble vermoulu de lois ou de préjugés, qui tombe avec des craquements parfois tragiques (acquittement de crimes conjugaux !) parfois grotesques (adultère tombé à 25 et 15 francs !). Mais ce que nous devons et ce que nous voulons, et ce qui importe ici, c'est seul de montrer dans quelle direction, sur quel plan supérieur, vers quel idéal convergent les efforts de tous les esprits libres, éperdûment épris de liberté, de vérité, et de justice.

Cette voie est entièrement celle que nous indique la philosophie cosmique.

Le livre d'une femme de grand cœur et de haute intelligence (traduit déjà en allemand, et qui — chose incroyable — attend encore de l'être en français) le volume *De l'amour et du mariage*, du grand écrivain suédois Ellen Key dont l'influence en Allemagne comme dans les pays du nord est déjà considérable — nous sera le guide, l'exemple, et la preuve, de la direction *cosmique* de ce mouvement de la pensée moderne.

Ce livre est tout pénétré — inconsciemment sans doute — de l'esprit de la philosophie cosmique.

L'auteur y parle de l'Amour — même lorsqu'il se penche, plein de pitié, sur les hontes et les souillures dont l'homme a sali le dieu — avec la pureté d'une grande âme de femme, et la hauteur de vues d'un grand philosophe.

Ellen Key, plus éloquente qu'aucune autre et d'un degré de culture que peu de femmes atteignent de nos jours, nous donne d'abord une vue complète de l'évolution de l'amour à travers les âges. Elle suit, dans sa route historique, le grand fleuve qui a porté la vie depuis des siècles à travers des milliers de poitrines humaines. Elle nous montre l'évolution progressive de l'enfant divin à travers les stades qu'a parcourus l'humanité : méconnu et méprisé dans les temps barbares ; comprimé jusqu'à l'étouffement dans les règles les plus dures de la loi et de la religion (car « le mariage chrétien ne s'occupait pas de l'amour, mais il était un *sacrement* qui enfermait dans le devoir même ceux qui ne s'aimaient pas ») ; mais qui, prenant peu à peu conscience de sa force et de sa divinité, arrive enfin à se libérer de toute tutelle, et selon la belle expression d'Edward Carpenter — qui est le titre même de son beau livre — parvient, de nos jours, à sa « majorité » triomphante (1).

Il s'agit, maintenant, en ce vingtième siècle, de donner sa pleine et royale liberté à l'amour. Liberté qui ne doit pas être la licence, mais qui comme toute autre liberté doit réprouver et réprimer elle-même ses propres abus. Mais il est temps de proclamer courageusement la déclaration des droits de l'amour.

Selon la forte expression d'Ellen Key « ce siècle qui est en train d'accomplir l'organisation du travail, doit aussi organiser l'amour ». Et l'on devine que cette restauration, cette intronisation de la royauté de l'amour, est indissolublement liée à la reconnaissance et à l'établissement définitif des droits — des *justes* droits — de la femme.

La femme a été, à travers l'histoire, l'éternelle victime. Victime, dans les temps barbares, de la faiblesse physique et de la force brutale du mâle. Victime, sous le règne de l'Eglise, de la tare originelle qu'on lui imputait. Elle était, pour s'exprimer avec la *Revue cosmique* (2), soi-disant « la

(1) Edward Carpenter, *Love's coming of age*, Londres, 1903.

(2) Voir *la Revue cosmique*, du 5 déc. 1905.

cause même de la désobéissance et de la concupiscence de l'homme, la tentatrice intermédiaire entre l'homme et le diable, et par conséquent comme l'auteur de la chute de l'homme. » On lui lançait le reproche, l'anathème terrible « d'être *une fille d'Eve*, c'est-à-dire comme la fille de celle qui fut le moyen direct d'introduire dans le monde cette trinité terrible : le péché, l'enfer et la mort. »

Un écrivain, un sociologue et un artiste moderne, Camille Mauclair, montrait, lui aussi, dans un article récent (2) (tant l'esprit de la philosophie cosmique se retrouve partout !) comment l'Eglise avait toujours condamné en principe la femme, comme étant « la tentatrice qui s'allia au serpent, la forme de Satan et la menteuse éternelle. » Et ce même auteur montrait admirablement que la femme n'est pas née menteuse, mais que l'homme l'a faite telle en l'esclavageant » : que le mensonge féminin « n'est pas un instinct, mais le résultat même d'un contrariement de l'instinct. » Car la ruse a toujours été l'arme de défense des faibles. Le mot superbe de Michelet sur les Juifs, pourrait s'appliquer admirablement à la femme : ses qualités sont à elle, *et ses défauts sont les nôtres.*

Comme le dit excellemment l'auteur de cet article : « On serait tenté de dire que s'il y a eu un péché originel, il faut le supposer à l'époque inconnaissable où l'homme s'est arrogé le droit de considérer comme un bien meuble l'être auquel il était associé, c'est là qu'il faudrait placer un péché originel tout différent de celui de la genèse, et dont les religions, constituant et ratifiant l'ordre social, ont fait une arme contre la femme : péché commis par l'homme contre la liberté de son égale et partant contre son âme, puisque la nécessité pour cette âme de ruser et de mentir devait être la conséquence connexe de cette violence, de *cette rupture arbitraire d'équilibre entre les deux moitiés de cet être complet qui s'appelle le couple.* »

(1) *La Revue des Revues*, du 1er sept. 1905.

Ne sont-ce pas là les paroles mêmes de l'enseignement de de la philosophie cosmique ? Et cet auteur moderne n'est-il pas entièrement dans l'esprit de la philosophie cosmique, quand il termine en disant : « *La femme n'a pas encore parlé*, et nous vivons dans un monde qui a été, par la volonté sociale de l'homme, entièrement organisé contre le véritable amour. ».

∴

Les mots, surtout en France, font souvent grand tort aux idées. Ils effrayent les timides, et les puissants du jour s'en servent comme d'un épouvantail pour effrayer les âmes droites, et les retenir prisonnières dans les anciennes chaînes. L'amour libre a porté tort à la liberté de l'amour ; comme les libres-penseurs ont souvent nui à la cause de la pensée libre. Et cependant, c'est vers toutes les libertés — les justes libertés, limitées par le respect de soi-même et des autres — que s'élancent invinciblement les aspirations de l'homme et de la femme moderne. Or, la liberté de l'amour, la libre et volontaire union pathétique de l'*actif* et de sa *passive*, non seulement n'a jamais été reconnue et consacrée par les lois, les mœurs et la coutume, mais encore beaucoup d'esprits timides se refusent à y voir un idéal désirable.

La force amoureuse est telle, elle est à ce point la force vitale qui soulève l'humanité, qu'il semble que tous les dirigeants de cette humanité, tous les pasteurs des peuples et tous les moralistes ont reculé devant la reconnaissance officielle de la royauté et ont voulu tenir en éternel servage et en enfantine tutelle ce maître de toute vie humaine. Ah ! c'est que devant cette royauté de l'amour reconnue, une fois toutes les injustes contraintes abolies, nul mensonge, nulle ruse, nulle violence ne saurait plus prévaloir ! C'es alors qu'il faudrait que les âmes se montrent à nu ! C'est alors que chacun serait jugé sur sa vie, ouvertement, au grand jour, sans pouvoir s'abriter derrière aucun paravent

des convenances, aucune façade officielle, aucun voile de la loi ou de la religion, pour mettre à couvert ses actions derrière un décor d'apparat où il se livre en cachette à tous ses pires caprices !

Ah ! oui, laissez *parler* la femme, et que de douleurs cachées monteront vers le ciel dans un cri de désespoir ! Que de drames inconnus, que de longs martyres, que de tragédies de l'âme et du corps se cachent, depuis des siècles, sous l'épais manteau de l'hypocrisie légale, sous cette pierre du tombeau qu'ont scellée sur les âmes la triple armature de la croyance, du code et de la coutume !

Que demande, donc, l'amour aujourd'hui ? Rien autre chose que le droit à la vie. Rien autre chose que de pouvoir vivre, dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans l'intégralité de son être. Rien autre chose que de pouvoir librement atteindre à ce but suprême, de pouvoir fonder librement cette union parfaite entre deux êtres qui s'aiment, et qui, — selon le beau mot de G. Sand — n'existent que dans cette seule union « où l'âme n'a pas déçu les sens, et les sens n'ont pas déçu l'âme. » .

Mais qu'est-ce donc qu'enseigne la philosophie cosmique, sinon le droit de la femme à « la libre sélection sexuelle (1) ? » Un des plus beaux chapitres du livre d'Ellen Key, est consacré à cette « liberté du choix. »

L'enseignement cosmique nous apprend que « l'homme, formé à la similitude divine était originairement duel, c'est-à-dire parfait dans la balance de l'activité et de la passivité, mais que cet être parfait fut divisé par l'Hostile (2) ». Dès lors la source de tout retour, de toute évolution vers la perfection, vers la vie toujours plus heureuse et plus vivante, est la libre sélection sexuelle, qui permet à l'actif et à sa passive de se retrouver, de se rejoindre, de se confondre dans la création du nouveau couple. Et il importe à la so-

(1) *Revue*, 5 déc. 1904.
(2) *Revue*, 5 août 1905.

ciété et à la race, que la dualité d'être parfaite soit de plus en plus réalisée, partout et toujours, comme ce n'est encore que l'exception, dans les unions heureuses; et que cette exception devienne la règle de l'humanité future, afin que les enfants soient conçus dans le *pathétisme* parfait. Là encore une des plus belles pages d'Ellen Key est consacrée à célébrer cette révélation de la nouvelle loi d'amour pour le bonheur des unions, et le bonheur de la race.

Le poète américain Walt Whitmann dans son poème des *Enfants d'Adam*, a exprimé toute la beauté de cet idéal dans des vers qu'il faut citer dans l'original

I am for you, and you are for me,
Not only for our own sake, but for other sakes,
Envelop'd in you sleep greater heroes and bards,
They refuse to awake at the touch of any man but me.

Pour cela, nous disons, avec la philosophie cosmique, qu'il faut « que la femme soit libérée des entraves qui paralysent son droit à la libre sélection sexuelle », et avec Ellen Key que « de même que le savant est libre dans ses recherches, l'artiste libre dans ses créations, l'Amour doit être libre dans son choix. »

Mais, une fois cet idéal posé, comme bon et légitime, il faut répondre sans se lasser jamais, avec une infinie patience et un respect infini des respectables scrupules de beaucoup d'âmes simples et timides, à ceux que le mot de liberté effraie comme soi-disant synonyme de licence. Il faut leur faire comprendre cette loi supérieure : que le mal ne peut être vaincu que par le bien; qu'aux instincts déréglés il faut opposer la force de ce même instinct purifié, car le diamant n'est attaqué que par le diamant, et comme dit encore Ellen Key : les passions ne sont dominées que par des passions supérieures.

Ce n'est pas avec des digues qu'on arrête l'Océan, et les chaînes dont Xercès voulut charger la mer furent englouties par les flots. On ne lutte pas contre les dérèglements de la vie avec des règles d'ascétisme, mais avec les lois et les

principes d'une vie supérieure. Au lieu de comprimer la nature humaine, il faut lui donner un but, tel que pour l'atteindre elle puisse se dépenser tout entière.

« Tous les moyens d'élever les sens — dit quelque part Ellen Key — sont bons, à condition qu'ils convergent vers l'amour. C'est payer trop cher la pureté que de l'obtenir en perdant pour soi et les autres ces biens irréparables : la joie, le courage et la force de vivre. » Le mot de Spinoza est d'une vérité immortelle : la perfection c'est la joie. Il n'y a pas de perfection sans joie, et pas de joie sur terre et dans le ciel sans amour. Ce sera la loi de l'humanité de demain, de cette humanité dont nous voulons préparer la venue et qui, comme le dit superbement Ellen Key, doit être conjurée à la vie, par l'amour — *hervorgeliebt*.

L'amour doit devenir une religion. Alors les temps bénis viendront où sera universellement reconnue cette vérité suprême, simple comme toute vérité divine, que la *Revue Cosmique* formulait ainsi (1) : « L'amour est le seul lien légitime d'union », et qui est la parole même qu'Ellen Key a écrite comme devise à la dernière ligne de son livre :

Die, die sich lieben, sind Mann und Frau. (Ceux-là qui s'aiment, sont *mari* et *femme*).

(1) *Revue* du 5 déc. 1904, p. 755.

PENSÉE LUMINEUSE

J'ai pris ma harpe d'or et j'ai chanté vers toi, ô divin et humain !

Lève-toi, roi de l'Azerte, magnificateur des terres et des îles, lève-toi dans ta gloire aujourd'hui voilée par les brouillards de la lutte, demain rayonnante comme un soleil d'été !

Réveille-toi en psycho-intellectuel, en combattant parmi les phalanges de la paix, en associé infrangible pour la restitution de toutes choses, pour l'immortelle évolution !

O frère inconnu et pourtant connu, lointain et proche, dont je vois briller la lumière comme une étoile dans le ciel profond, entends ma parole qui t'appelle et viens t'éveiller pour être avec nous.

Avec nous, fais germer l'intelligence au sein de la vie, avec nous répands la clarté de principes éternels, avec nous travaille et désire, laboure et ensemence, espère et veux !

Ensemble nous moissonnerons du bonheur pour tous les êtres de bonne volonté. Auprès de nous apprends sans cesse la vérité sans borne ; viens, nous te conduirons par des chemins clairs vers les jardins merveilleux de l'équilibre !

J'ai pris ma harpe d'or et j'ai chanté vers toi, ô frère ami lointain et proche, je t'appelle, je t'appelle !..

C'est toi qui planteras le cèdre et le chêne ; tu rétabliras les forêts majestueuses dont les arbres sont porteurs de la verte vitalité ; tu prendras ta place dans l'universelle hiérarchie des formations unies ; tu seras toi-même et librement, par l'adhésion de ton intelligence évoluée tu suivras les chefs qui te conduiront à la victoire, et tu guideras avec force et lumière ceux qui s'assembleront comme une phalange autour de toi ; tu protégeras les lis, tu préserveras les joyaux ; tu proclameras la justice et par la réalisation de ton idéal tu manifesteras la divine Impersonnalité !

Comprends notre appel, ô responsif ! Toi qui sens frémir en ton âme une étincelle d'amour et d'enthousiasme, toi dont le zèle monte et s'étend comme une vague immense et pure, toi qui espères, toi qui attends, toi qui cherches, toi qui désires plus de bonheur humain, éveille-toi, éveille-toi !...

Tu t'es éveillé et tu t'es levé ! tu as vu fleurir çà et là sur le champ de la vie la fleur merveilleuse de l'intelligence et de l'amour ! Chausse tes pieds de sandales inlassables, ceins tes reins d'une cordelière de force et viens à nous qui sommes avec toi !

Viens afin que ta route soit plus libre, afin que ton réveil soit doux, afin que ta volonté s'affermisse, afin d'aider et d'être aidé !

Tu hésites, tu te demandes si c'est bien toi qu'on appelle, s'il faut venir, si l'accueil sera lumineux et chaud, si ce n'est pas un autre qui doit accomplir une œuvre trop grande pour toi. Tu as souffert si souvent de l'indifférence qui répondait à ta tendresse !

Frère, ne doutes pas de toi même ! C'est toi que nous cherchons ! C'est toi, puisque tu sais que l'amour est la loi du monde ! C'est toi, puisque tu sais que l'intelligence en est la clarté royale ! C'est toi, puisque du fond de ton être endormi s'élance un espoir immortel !

Viens, ton humilité sincère est le gage de ta valeur ; secoue les chaînes de l'indolence coutumière, n'écoute pas les voix trompeuses qui te retiennent, fais-toi connaître, fends les flots, traverse les mers, viens nous offrir ton loyal travail ! ouvrier sublime !

Voici que la nuit est passée ; l'aube blanchit la cime des montagnes ; dans le lointain les trompettes du réveil sonnent leur fanfare joyeuse et solennelle ! Nous monterons sur les collines, nous interrogerons l'horizon, nous serons prêts à saluer et à recevoir le premier rayon de la lumière nouvelle.

Heureux ceux qui ont veillé et attendu, ceux qui se sont levés avant le matin et se sont préparés pour être les annonciateurs du jour !

Les champs s'illuminent. La terre épanouit ses sillons ! c'est l'heure de semer le grain de l'espérance !

Demain sera plus pur, demain sera plus beau ! L'humanité devient individu parfait par la classification quaternaire, plusieurs ont suivi les guides gravissant les pentes abruptes et fleuries. L'intelligence sera manifestée à jamais !

Que les portes de la sagesse s'ouvrent devant les pionniers humbles et tenaces, courageux et dévoués. Des hauteurs ils feront tomber mystérieusement sur les plaines la rosée diamantine ! Et les plaines resplendiront !

Que chacun se hâte vers son œuvre spéciale qui est sa voie d'immortalité ! que toutes les notes retentissent dans le concert universel, que l'évolution progressive présente à la Cause infinie, comme un atome utile qui veut prendre sa place dans l'unité complexe de l'harmonie totale, notre moi libre et cristallin !

Nous rendrons à la femme son royaume, l'amour, à l'enfant son essor, à la vierge son rêve, à l'homme sa puissance.

Jeune fille prends courage ; ose rester fidèle à ton fier idéal ; tu rencontreras ton élu, le héros de tes songes, le seul digne de toi ! La hauteur de tes vœux mesure les possibilités prochaines. C'est à toi d'appeler le radieux avenir.

O qu'elle est noble et merveilleuse, la vie que l'intelligence organise ! que de souffrances abolies, que de joies inconnues embellissent les heures !

Unissez-vous, savants et philosophes, artistes et poètes, lutteurs et voyants ; ensemble vous formez la mentalité collective ; c'est de votre effort combiné que jaillira la source fécondante.

La science intégrale, la science en libératrice victorieuse, accomplira l'espoir du monde !

L'aube déjà inonde de clarté le sommet des coteaux. Au loin les trompettes du réveil sonnent ; descendons, proclamons le jour ! Soyons les porteurs d'espérance !

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(*Suite*).

Le Keves est étendu et se repose sur le bord ouest d'un lac dont les eaux sont de sources profondes ; de lui, s'approche tout près une grande passivité déséquilibrée qui porte sur son épaule gauche un vase en cristal dont six parties sont pleines d'eau, mais dont la septième partie ne contient point d'eau. Cette passivité, s'adressant au Keves dit : « Peut-être vous avez soif, buvez » et, baissant le vase de cristal, elle le tend vers ses lèvres. Lui, remplissant ses mains de l'eau du lac, répond : « Peut-être avez vous soif ; s'il en est ainsi, buvez de cette eau qui est dans le creux de nos mains, pour que vous n'ayez plus soif ». Alors comme elle demeure immobile et silencieuse en le regardant avec persistance il dit : « Dans six états de votre être, vous êtes équilibrée, en raison de la dualité ; mais dans le septième état vous n'êtes pas dans l'unité de l'équilibre ; s'il n'en était pas ainsi vous boiriez avec joie l'eau que nous vous offrons ».

— Je ne peux pas la prendre ; donnez-moi de cette eau pour que je n'aie pas soif et n'aie pas besoin de puiser à d'autres sources.

— Cherchez le septième équilibre, puis retournez et buvez des eaux de sustentation de la vie intégrale, car la soi disant dualité que vous avez dans le septième état est celle du déséquilibre.

— En ceci vous dites la vérité, et je devine que vous êtes un voyant, ou un prophète. Dites-moi que savez vous de ma vie ?

Comme elle se tient debout à côté de lui, le Keves décrit la vie de la passivité dans les états de l'intelligence libre, de l'esprit, de l'intelligence en forme permanente, de l'essence,

conceptive et de l'essence germinative et de la mentalité; puis il décrit le déséquilibre du degré nerveux de son être qui est effectivement un avec le degré nervo-physique, et les raisons de ce déséquilibre. Quittant le Keves, elle monte les collines de l'ouest, et entrant dans la cité qui couronne la hauteur, elle appelle les principaux hommes de l'endroit et quand ils sont assemblés elle dit : « Venez voir un homme merveilleux, qui m'a dit tous les incidents de ma vie, car je devine qu'il n'est autre que le Keves de Brah. »

Tous la suivent jusqu'au bord du lac dont les eaux sont des sources profondes, mais ils n'y trouvent personne. Le Keves est parti.

∴

Les principaux lieux publics de la cité de la Paix sont bondés d'une multitude surexcitée et empressée, car les peuples ont été subtilement excités par Necho Denus et ses partisans qui leur ont révélé que l'époque est arrivée où un homme élu d'entre les hommes doit mourir pour la rédemption des peuples.

La semi vulgarisation de la mission du Keves agit comme un fort levain sur les peuples qui acceptent avec empressement l'idée qu'un Initié s'offre en sacrifice pour eux et, lorsque les subtils agitateurs font connaître que le sacrifice sera celui d'un Royal Initié, leur excitation ne connaît pas de borne; ayant été instruits du genre d'homme qu'est le Keves, ils le cherchent diligemment partout dans la cité et dans le pays alentour afin de faire de lui un roi. Comme une bande d'ardents chercheurs, conduite par un des disciples de Necho Denus, approche du lac au bord duquel la passivité déséquilibrée amena les hommes de la cité, voyant un groupe d'hommes déjà aux bords des eaux ils les questionnent et l'un d'eux répond : « Une en qui nous avons confiance nous déclare qu'en ce lieu même elle a conversé avec un homme qui lui a dit toutes choses au sujet de ses vies passées et qu'elle devine être celui que vous cherchez.

Peut-être nous pourrions vous guidez vers lui, si nous savions sûrement que vous le cherchez en amis ».

L'un deux répond : « Nous le cherchons pour le faire notre roi ». Alors un du groupe montre un chemin qui mène à une grotte, dans la côte d'une colline qui est vers l'est : c'est là que le Keves s'est retiré, après que la femme est partie. Ils sont encore à trois jets de pierre de l'entrée de la grotte, lorsqu'un homme à la similitude du Keves, vient à leur rencontre et leur demande : « Qui cherchez vous ? » Ils répondent comme d'une seule voix : « Nous cherchons l'homme de royale naissance qui est nommé pour mourir pour nous ».

— Pourquoi ?

— Afin que nous le proclamions roi.

Alors comme il tourne sa figure vers le soleil couchant, de manière que la lumière cramoisie l'illumine, le disciple de Necho Denus s'exclame : « En vérité, cet homme est celui-là même que vous cherchez ».

Avec des cris et des chants de réjouissance, ils emportent Ch phas vers la cité en triomphe. Juste en dehors de la porte septentrionale de la cité, vers laquelle la multitude se presse, attend la passivité qui chercha et trouva le Keves au bord du lac dont les eaux sont des sources profondes : elle est voilée, et avec elle se trouvent quatre hommes ; l'un d'eux tient la bride d'un âne blanc richement harnaché. Comme l'homme que la multitude estime être le Keves est amené en ce lieu, un des quatre hommes s'adressant à ceux qui le portent dit : « Il n'est pas convenable que votre roi entre de cette façon dans la cité sacrée ; voici que nous lui avons préparé un âne blanc, qui est l'ânon de l'âne et de l ânesse de la plus pure race, de la royale écurie, pour que vous le fassiez asseoir dessus ; de cette manière il paraîtra comme un de ceux qui ; de droit, montent les ânes blancs ». Alors trois des hommes mettent sur le dos de l'âne leurs manteaux pliés ; le premier manteau est bleu, le second d'or, et le troisième de la couleur de la topaze rose ; avec

des cris d'allégresse, ceux qui portent Ch phas le reposent sur ses pieds à terre, et les trois hommes qui sont avec la passivité l'asseoient sur l'âne. Comme ils font ainsi, la passivité s'approche, et, en le regardant attentivement, elle sentiente que ce n'est pas celui qui lui offrit l'eau de la vitalité dans le creux de ses mains. Alors un grand étonnement emplit tout son être, et s'approchant de Ch phas elle dit à voix basse. « Qui êtes vous, qui offrez votre vie pour la sienne ? » Et comme il garde le silence, elle dit :

— « En des visions de la nuit, vous m'avez été montré et j'ai entendu ces paroles : « Le grand Racheté complètera sa rédemption, par le sacrifice de lui-même pour le Rédempteur des Initiés. Je voudrais pouvoir mourir avec lui ». Alors subitement, elle est voilée dans une aura de cramoisi se nuançant de violet, et personne ne la voit plus, comme elle suit Ch phas au milieu des plus avancés de la multitude toujours croissante, la grande multitude qui proclame : « Voici que notre roi entre dans la cité sacrée, ainsi qu'il est écrit à son sujet, il est assis sur un âne blanc qui est l'ânon d'une ânesse des royales écuries. » Et comme ils descendent la principale voie qui est bordée de palmiers, ils coupent des branches et les éparpillent devant Ch phas en disant : Ce sont des symboles convenables pour le chemin du prince de la paix ». Comme les cris de la multitude déchirent l'air, avec des exclamations de gloire au roi de justice, il s'y mélange des cris de gloire au DVD (1) ; et non seulement les autorités civiles, mais les Initiés sont troublés. Car tandis que les premières craignent un tumulte et une insurrection, les derniers questionnent : « Qui est celui-ci que la multitude proclame roi, et que quelques uns intitulent l'unisseur du quaternaire, vu que l'offrande volontaire et holocaustale du Keves ne peut pas être ainsi vulgarisée » ? Mais nul ne répond, parce que nul ne sait rien.

Quand la grande procession s'approche du lieu où quatre

(1) Qui unit quaternaire à quaternaire.

chemins se rencontrent, la passivité qui suit Ch phas s'approche de lui et dit : « Descendez vite, et entrez dans la maison au-dessus du portail de laquelle il y a une lumière cramoisie semblable en forme à une étoile à six pointes ; et sitôt que le portail sera refermé derrière vous, montez à la chambre en haut de l'escalier, car il y a là quelqu'un qui vous attend ».

Ch phas fait ainsi ; et un des quatre monte sur l'âne blanc ; mais la multitude, sentientant qu'elle suit quelqu'un chez qui il n'y a pas de vertu spéciale, s'est graduellement dispersée ; et la vexation des gouverneurs du peuple et l'anxiété de ceux des Initiés qui s'émerveillaient sont apaisées.

∴

Le soir, le principal voyant de Necho Denus vient à lui secrètement et dit : « Celui que la multitude suivit et proclama roi, n'est assurément pas le Keves, mais celui qui le représenta dans la maison de Lazare et qui est à sa similitude ».

Necho Denus lui répond : « En vérité,il y a quelque raison en votre déclaration ; car il est reçu que le Keves de Brah n'exécutera désormais aucune œuvre devant le peuple, mais se prépare plutôt pour s'offrir lui même pour le renouvellement des forces de la Hiérarchie sacrée, afin que celle-ci soit capable d'être l'intermédiaire entre le Divin et l'humain et d'unir comme en une les sections de l'humanité schismatisée, depuis le Divin Humain jusqu'à l'animal humain. En effet, quoique pour nos propres fins, nous ayons soulevé le peuple en le flattant avec la pensée que l'élu s'offrira publiquement pour sa rédemption, nous mêmes savons qu'il n'en est pas ainsi.Notre politique est de gagner de l'influence sur le peuple,et aucun appât n'est plus tentant pour les ambitieux et les égoïstes que la pensée qu'un élu d'entre les Initiés s'offre en sacrifice pour eux. Que le juste souffre pour les injustes, le plus grand pour le moins grand, est pour eux comme le nectar des dieux ».

*
* *

C'est la veille du grand jour de fête célébré en l'honneur des traversées à travers le temps jusqu'au sans temps; le Keves, l'aide de Brah, a participé à la sainte cène avec les douze, le disciple bien-aimé étant à sa gauche et Ch phas à sa main droite. La sainte cène étant finie, le Keves, de sa propre volonté, se devêt de sa splendeur aurique qui est duodénaire, de sorte qu'étant diffusée en radiance irisée, elle enveloppe les douze auras de ses principaux disciples avec lesquelles elle se confond selon la loi d'affinité naturelle ; et comme l'attribut aurique de la puissance entoure l'aura de Ch phas et se confond avec elle, le grand Rédempté pénètre dans le degré nerveux, et devient un avec lui ; et comme il devient comme un qui est glorifié, ce qui, en lui et en Ch phas, est du déséquilibre (dont la cause est l'excès) est expulsé de l'aura du Keves. Le Keves se repose pendant quelque temps et graduellement il est entouré d'une aura d'une pure blancheur. Alors il se lève, et verse dans un vaisseau de l'eau pure et lave les pieds du disciple bien aimé qui demande ; « Pourquoi mon seigneur et maître bien aimé fait-il ceci ? » Le Keves répond : « Ne savez-vous pas pourquoi ? Vous m'appelez Seigneur et Maître. Si donc moi que vous appelez ainsi, je lave vos pieds pour que vous soyez exempt de toute tache, même dans les degrés de votre être appelés inférieurs, parceque plus denses, et dont les pieds sont le symbole, c'est pour que vous, de même manière, laviez les pieds de ceux qui reconnaissent votre puissance et votre autorité sur eux ».

Le Keves passe de l'un à l'autre des douze, dans l'ordre où ils sont assis, en lavant leurs pieds, mais quand il vient au douzième qui est Ch phas, il met de côté le bol d'eau. Ch phas le voyant dit : « Ne lavez-vous pas mes pieds à moi aussi, oh mon seigneur ? » Le Keves se penche sur lui comme il s'incline et répond : « Cela seulement qui n'a aucune affinité avec l'Infusion Divine a besoin d'être nettoyé. »

Ch phas répond humblement : « Pussent non seulement mes pieds mais mon corps entier être ainsi nettoyés ».

Le Keves répond en mentalité sans son de paroles : « Vous êtes tout à fait pur. »

∴

Aussitôt que le Keves est réaurisé, le disciple bien aimé s'adresse à lui en disant : « Maître nous voudrions que vous nous instruisiez avant que nous nous en allions ; car nous devinons que bientôt nous serons séparés de vous ».

Le Keves répond en disant : « Ne soyez pas inquiets. Vous connaissez le Divin Habitant et vous savez que le moi est son habitation. Dans cette habitation, il y a plusieurs demeures ainsi que je vous l'ai dit : je m'en vais pour vous en préparer une, dans laquelle autrement vous ne pourriez pas encore entrer : lorsque vous serez entré dans cette habitation, dans le lieu où je serai, je retournerai avec vous où nous sommes maintenant. Ainsi nous ne serons pas séparés ; vous savez où je vais et vous savez le chemin ». Un des douze demande : « Si ceux que nous instruisons, qui ne savent pas où vous allez, ni le chemin qui y conduit, nous demandent le chemin, quelle réponse donnerons-nous » ?

Le Keves répond : « C'est ainsi que vous leur répondrez à chacun : l'évolution du moi est le chemin qui le conduira vers la vérité et vers la vie : nul ne peut atteindre à la similitude de l'Origine Divine sauf par le perfectionnement du moi. Si vous avez connaissance de votre moi supérieur vous aurez connaissance du Divin Habitant, dont il est le vêtement et la manifestation ».

Un des disciples dit : « Manifestez-nous la Divinité qui est en vous et cela nous suffira. » Le Keves répond avec tristesse : « J'ai été si longtemps avec vous, et cependant vous ne comprenez pas que le moi seul peut manifester le Divin Habitant, de sorte que celui qui sentiente le moi supérieur individuel sentiente la lumière et l'origine de celui-ci. Nous sommes de notre Origine Divine comme

notre Origine Divine est en nous. Il n'y a donc aucune séparation ; les paroles même que je dis, je les dis non pas de moi même seulement, et les œuvres que je fais sont les œuvres de la Divine Lumière qui habite en moi et qui m'illumine. En signe de l'amour que vous avez pour moi, souvenez-vous de la parole prononcée sur la sainte montagne : « Le Moi est votre Dieu. » Je vous obtiendrai une autre illumination pour qu'elle vous illumine à jamais, la radiance même d'une vérité plus sublime et glorieuse, que le monde n'est pas encore préparé à recevoir ; mais vous vous êtes préparés à la recevoir en raison de votre évolution, en proportion de laquelle la Lumière qui est déjà en vous est manifestée. Je ne vous laisserai pas désolés, mais je vous resterai sentientable dans votre temps de repos.

Encore un peu de temps, et d'autres ne me sentienteront plus ; mais vous me sentienterez parce qu'une seule vie pathétiquement, spirituellement, intellectuellement, vitalement, nous unit dans l'unité. La preuve de votre amour pour moi est votre fidélité envers la parole de la sainte montagne : « Le Moi est votre Dieu ».

∴

Le Keves est excessivement attristé, et comme il tient la main droite de Ch phas dans sa main gauche — et la main gauche du disciple bien aimé dans sa main droite — une lourdeur douloureuse accable les dix disciples, et, l'un après l'autre, ils s'endorment. Comme ils dorment, le Keves se lève et baise Ch phas ; puis il sort de la chambre et Ch phas prend la place qu'il a quittée. Comme il fait ainsi quelqu'un qui est un descendant de la deuxième émanation d'Eshr-al, et de la famille de Ch phas, qui a gardé la porte extérieure de la maison dans laquelle le Keves a soupé avec ses disciples entre, et comme il entre, ce qui était déséquilibré et qui est parti de Ch phas, en le laissant purifié, entre en lui et il est transformé à la similitude de Ch phas comme Ch phas fut transformé à la similitude du Keves lorsqu'il

devint l'habitation du grand Rédempté. Cet homme prend la place que Ch phas a quittée. Ch phas s'adressant à lui, dit : « Savez-vous que je serai trahi et livré entre les mains de ceux qui sont contre nous ? Il en sera ainsi, mais malheur au traître. » L'homme tremble comme quelqu'un qui frissonne par un froid vif, lorsqu'il demande : « Est-ce moi qui vous trahirai ? » Ch phas répond : « Vous êtes un avec la partie déséquilibrée de mon propre être ; mon désir et ma volonté est de vous unir à moi, pour que nous soyons un, afin que vous ne tombiez pas en tentation. »

L'homme demande : « Comment cette chose peut-elle s'accomplir ». Ch phas répond : « Le déséquilibre est né de l'excès ; or l'excès ne peut pas exister avec l'équilibre. A cause du pathétisme de celui qui me choisit, mon être est équilibré entièrement : comme un avec moi, dès lors, l'excès et ses effets déséquilibrés ne peuvent pas être avec vous ».

Les disciples s'éveillent un à un dans l'ordre dans lequel ils se sont endormis et lorsque tous se sont éveillés, Ch phas qu'ils supposent être le Keves demande encore : « Ne savez vous pas que je serai trahi et livré entre les mains de ceux qui sont contre moi » ? Alors un à un ils demandent tristement : « Est-ce moi qui vous trahirai » ? Ch phas répond : « Il y a un d'entre vous que le déséquilibre a tenté de me trahir ; mais pour lui je n'ai pas aspiré en vain et vous êtes mes témoins que je l'unis à moi-même. » Et ils s'émerveillent à cette parole et se questionnent les uns les autres, en disant :

— « Comment en est-il ainsi, puisque chez l'élu le déséquilibre ne se trouve point ? » Ch phas prend du pain qui reste ; il le rompt et en mange ; puis il en donne à manger à celui qui est à sa similitude et lorsqu'il l'a mangé, il verse du vin dans un calice et en boit, puis donne à boire à celui-là aussi. En faisant ainsi, il dit :

— « Ceci je le fais en signe que mon être matériel est un avec le votre et que mon être nerveux est un avec le votre :

comme le pain et le vin nourrissent, de même mes forces physiques et nerveuses vous nourriront. Il est vrai que le déséquilibre a essayé de vous posséder, afin de vous cribler comme le brin de paille est criblé du froment ; mais de mes propres forces, je vous ai fortifié, et à présent que vous êtes fortifié, fortifiez vos frères ». Alors trouvant que le déséquilibre est sorti de lui, l'homme baise les pieds de Ch phas et s'exclame : « Assurément, je sais que vous serez trahi et livré entre les mains de nos ennemis, que ne puis-je, mon seigneur, mourir pour vous ».

Ch phas le relève et l'embrasse en disant : « Il faut nécessairement que je porte premièrement dans les degrés physique et nerveux de mon être la peine du déséquilibre physique et nerveux des formations terrestres ; mais si vous le voulez, vous le porterez après moi ». Et aucun, sauf le disciple bien aimé, ne sait que le Keves est parti d'entre eux.

∴

Ai. — Je perçois au sud une petite étoile à six pointes ; sa radiance est saphirine avec sept rayons et le rayon inférieur s'étend vers un lieu souterrain dans lequel il ne se trouve que ce qui paraît semblable à des eaux bleues immobiles, claires et pures. Arayah m'a dit que ces étoiles à six pointes sont des indications du signe de la communication. Mais je ne sais pas ce que le septième rayon inférieur indique.

Ala. — Tenez ma main gauche dans votre main droite, et reposons-nous ensemble ; car dans notre duel repos, rien dans notre sentientation intégrale n'est voilé, encore moins caché.

∴

Ai. — Je me suis reposé, et du repos je me suis éveillé ; et voici que ce qui n'était que deviné est rendu clair. Comme intelligence à intelligence, je lis le récit que le disciple bien aimé laissa, concernant ce qui suivit la Cène de Keves des douze et du Grand Rédempté.

Ala. — Que mon bien aimé m'interprète ce qui est laissé concernant le Grand Rédempté dont Aba notre origine immédiate, le tout miséricordieux, le fort en droit et qui résiste aux sens, porta ce témoignage : « De tous les êtres, je n'en connais pas de plus grand. »

— Quoique sept lampes irisées brillassent dans leurs vases dorés, de sorte que par le mélange de leurs couleurs la chambre haute dans laquelle nous avions participé à la sainte Cène était doucement illuminée d'une pure radiance blanche, les lampes célestes du Lil étaient visibles à travers les hautes fenêtres encadrant ce qui, au regard, était semblable au bleu des eaux calmes et profondes, parsemées de gemmes. Les dix, qui sont nos frères, reposaient en sommeil profond ; Ch phas et moi seuls veillions avec l'Aide oint de Brah. Or, quand le Keves se fut devêtu de son aura de pure blancheur afin que les duels rayons diffusés, au nombre de douze, pussent perméer les auras de nous douze qui étions avec lui à la sainte Cène, le rayon de la couleur de carmin pâle toucha l'aura de Ch phas qui était de cette couleur rayée d'ombres dans lesquelles je ne pouvais pas pénétrer et je vis qu'elle devenait troublée, et qu'elle était agitée d'un mouvement semblable à celui de l'eau qui bout. Comme je regardais et m'émerveillais, je perçus que l'aura carminée ou nerveuse du Keves graduellement et sans cesse perméait l'aura carminée de Ch phas : cette perméation n'avait point lieu par force, mais par affinité ; je voyais un spectacle merveilleux.

De chacun des rayons-ombres impénétrables, au nombre de six, émergea une obscurité, et celles-ci s'assemblèrent en une forme ovale, qui, graduellement et apparemment sans le vouloir, s'approcha de la partie extérieure de l'aura de Ch phas. Comme cette aura devenait de plus en plus illuminée par l'aura infusée du Keves vers laquelle elle répondait par affinité, lorsque la forme arriva au bord extérieur de l'aura, le Keves se leva et quitta la chambre silencieusement, et comme il dépassait Ch phas, il lui fit signe de prendre la

place qu'il venait de quitter et dès qu'il eut fait ainsi, il entra un homme de la famille de Ch phas, que je connaissais de vue seulement ; sitôt qu'il fut entré, et qu'il eut fermé la porte, je vis l'ombre ovale quitter l'aura de Ch phas et passer à lui rapidement, et pour ainsi dire être absorbée par lui, car je ne la vis plus. Alors en regardant Ch phas, pour voir s'il percevait ce qui était arrivé, je vis son visage d'une beauté majestueuse et d'une dignité qui allait jusqu'à la solennité, telle que je ne l'avais jamais vue auparavant ; et avec la majesté et la dignité se mélangeait une extrême tristesse ; je devinai que j'étais dans la présence du grand Rédempté. Comme je gardais le silence, en m'émerveillant, il attira à lui l'homme dans lequel l'ombre avait passé et mangea du même pain, et but du même calice que lui et le réconforta ; lorsque l'homme fut ainsi réconforté, Ch phas lui dit de prendre la place que lui Ch phas avait occupée, et comme il faisait ainsi, je perçus que comme Ch phas ressemblait au Keves, de même cet homme ressemblait à Ch phas de sorte que lorsque les dix qui sont nos frères s'éveillèrent du sommeil, ils ne remarquèrent pas ce qui était arrivé, ni que le Keves était parti, sauf un, seulement, qui doutait, mais se taisait. Ces merveilles je les ai vues de ma propre vision normale, et je les communique, en mentalité, à ceux qui sont capables de comprendre, parce qu'elles rendent clair beaucoup de choses qui, autrement, seraient voilées dans le mystère, et parce que cette révélation est la clef qui ouvre beaucoup de portes.

(*A suivre*).

UN COIN DU VOILE

(*Suite*)

— « L'année dernière je voyageai avec des étudiants, mes camarades dans une des plus sauvages et des plus pittoresques parties de la Hongrie. Un jour comme je me couchais au bord d'un vignoble en laissant mon cheval paître en liberté, mon attention fut attirée par son subit hennissement et je le vis, au contraire de ses habitudes paisibles ordinaires, se précipiter à la rencontre d'une femme montée à cheval et qui s'approchait en un galop effrené. En un moment elle descendit de sa jument, et comme je me levais à sa rencontre elle dit : « J'ai l'habitude des aventures, et rien de mal n'est arrivé. Il y a des amours plus sérieux que ceux de la race chevaline. »

Comme elle parlait,elle prit ma main dans la sienne qui était blanche, forte, bien formée,et regardant dans son fort beau visage, des yeux bruns rencontrèrent les miens, des yeux qui étaient enflammés de passion.

— « Vous vivez en rêveur et ne m'avez pas observée, dit-elle ; je vous ai surveillé depuis tout un mois, que vous êtes ici et vous avez pour moi une attraction toute puissante, sans doute (car je suis de la vieille race Magyare) parce que nous sommes tous deux d'origine asiatique et que les liens du sang sont puissants. Venez ».

Elle me conduisit dans le vignoble avec des gestes fiévreux et passionnés : je ne partageais pas sa passion ni ne lui résistai : quand celles que nous appelons les passives sont éveillées à l'activité mentale, psychique ou nervo-physique, il coute trop de peine, sauf pour une raison grave, de leur résister. Elle me considérait évidemment comme un simple étudiant voyageur et je ne la contredis point, mais la laissai faire à sa guise, ne posant aucune question. Ainsi nous voyageâmes ensemble de village en village à travers des gorges sauvages, des montagnes et de vastes plaines, et là l'hommage qu'elle recevait me prouva qu'elle était de naissance princière, de même que ses dépenses prodigues me prouvèrent sa richesse. Au bout d'un mois, elle me dit : « Je vais chez moi, venez avec moi, ou rejoi-

gnez vos camarades, comme vous voudrez ». Je compris que c'était un congé.

Je ne laissais pas voir si c'était pour moi soulagement ou douleur que cette séparation. Tranquillement, je gardai mon rôle de passivité : lorsqu'elle m'offrit une bourse d'or, en me disant : « je vous ai causé une perte de temps et pour vous le temps est l'argent », sans un mot ni un regard je la laissai sur la table où elle l'avait déposée et m'en allai. Dix mois sont écoulés depuis lors ; je ne l'ai plus revue et n'ai pas entendu de ses nouvelles. »

Comme il s'arrêtait dans son récit, le curé dit doucement : « Je ne vois pas qu'il y ait aucune chose dans cette histoire qui doive vous causez une peine si profonde comme celle dont vous témoignez; c'est simplement une aventure dans un pays semi-sauvage et parmi un peuple passionné.

— « Je ne vous ai pas tout dit : Mon plus fidèle entre tous compagnons, un chien Saint-Bernard, Nicho, qui voyagea avec nous pendant le mois que je passai avec ma compagne qui l'aimait beaucoup, a suivi la trace des empreintes de bottines à haut talon d'une femme laissées dans la neige légèrement tombée et on peut les suivre de la grande route jusqu'au porche du château. Cette nuit Nicho a éveillé à la fois moi-même et mon serviteur par son aboiement, qui est particulier à ces sauveteurs d'hommes, lorsqu'ils trouvent un être humain ayant besoin de secours : et l'aboiement venait du porche ».

— « Mais vous n'avez trouvé personne ».

— « Ce n'est pas moi, mais mon serviteur, qui est hongrois, qui est allé voir la cause de l'appel de Nicho et il déclare qu'il n'a trouvé personne bien qu'il ait cru voir une sombre figure sortir par les portes extérieures. Or Nicho ne permettrait à aucun étranger de s'approcher de la maison ; si même un étranger se fut arrêté à la porte du jardin il aurait aboyé furieusement.

Ce matin, *un enfant* fut trouvé abandonné dans la forêt, laissé pour périr de froid et de faim, si Nicho ne l'eut pas sauvé. Ce matin l'enfant a été volé dans la maisonnette du bûcheron ».

— « Je comprends. »

Le curé demeura silencieux et pensif pendant quelques secondes, puis il dit :

— « Aujourd'hui est jeudi : tous les samedis votre serviteur vient au confessionnal : vous pouvez être assuré que si je puis vous aider sans trahir le secret, je le ferai. Soyez donc réconforté, et venez à moi... Dimanche matin, si vous le voulez ».

— « Je vous remercie ; mais Hadjo est déjà à Paris, où je l'ai envoyé pour remettre une notice au sujet de l'enfant volé entre les mains de la police secrète et je le suis par le train

du soir : Nous soutenons que tout enfant qui est au monde est sans tache, et que tout homme est responsable des êtres dont il est l'auteur. Et il est mon premier-né ».

— « Que cet enfant soit à vous n'est pas certain ; l'évidence par induction est quelquefois trompeuse ».

— « Certainement, mais j'ai ce qui est pour moi une preuve de l'identité de l'enfant : la femme du bûcheron a trouvé sur la plante de son pied droit le stigmate d'un aigle volant couronné. Cette même marque était sur la cheville de la mère ».

— « En ce cas je comprends votre anxiété, y a-t-il aucune autre manière en laquelle je puisse vous aider ? »

— « Oui ; en tout endroit que je serai, je vous enverrai mon adresse, et si, comme il arrive souvent, ce qui échappe à un détective à gages, est revélé au prêtre et que vous puissiez faire quelque chose en conscience, je sais que je peux me fier à vous, pour me dire tout ce que vous pourrez ».

— « Certainement je le ferai ».

— « Il ne reste qu'une chose avant que je m'en aille. Les gens ont été très bons pour l'étranger, le sauvage, le sorcier pendant les quelques mois que j'ai passés au vieux château et beaucoup d'eux sont pauvres : remerciez-les, et aidez-les de ma part. »

Il déposa sur la table une bourse, et instinctivement, les mains des deux hommes qui avaient souffert se rencontrèrent.

— « Que la bénédiction d'un vieillard vous accompagne, à cause de votre douleur, et au nom de ceux que votre libéralité secourera ».

∴

Mon souvenir le plus reculé est celui d'un coin de rue dans une grande capitale ; je me tenais là, debout, pendant de nombreuses heures de la journée et jusque dans la nuit, avec un garçon plus âgé et plus fort que moi, criant pour vendre des boîtes d'allumettes aux passants ; je me rappelle aussi un galetas bas, sale dans lequel je me trainais en rampant dans les premières heures du matin, afin de ne pas déranger les hommes et les femmes dont les matelas misérables et les couvertures fripées couvraient le plancher, et ainsi encourir une volée de coups et d'imprécations. Tous les âges et toutes les conditions ont leurs douleurs spéciales ; peut-être y en a-t-il peu de plus poignantes, sinon de plus profondes, que celles d'un enfant isolé. Le soleil brûlant de midi en été, le vent aigu, la gelée mordante, la grêle battante

et la neige s'amoncelant en hiver, les tourments rongeurs de la faim, les coups et les imprécations qui m'étaient prodigués, étaient durs à supporter, mais la simple force de l'habitude amortit la souffrance physique de cette espèce, et j'endurais mon sort stoïquement ; mais le sentiment d'isolement et de désolation s'accroissait avec le temps, et lorsque je voyais des gamins de mon âge avec leurs pères et mères qui leur prodiguaient des paroles affectueuses et qui les consolaient de leurs plus petites peines avec des caresses, ma tristesse redoublait.

Il n'y avait aucune variété dans mon existence qui ressemblait à un moulin de discipline tournant d'une façon ininterrompue.

J'étais pour ainsi dire enchaîné le jour au coin de la rue affairée et au galetas la nuit. Quelquefois, lorsque mon compagnon taciturne et brutal daignait me parler, il relatait comment, lorsqu'il était membre de la société des décrotteurs, il était allé une fois en excursion à une forêt avoisinante ; alors il me venait un ardent désir de voir les grands arbres dans lesquels les oiseaux chantaient pendant les journées entières de l'été, et de cueillir des bouquets de fleurs sauvages.

Un jour, comme mon compagnon était allé à un débit voisin pour boire un bock de bière, un homme passa près de moi en marchant rapidement ; une sensation indéfinie à la fois de surprise, d'espérance et de crainte me fit tressaillir. J'aperçus à ce moment quelque chose de blanc dans le ruisseau qui bordait le pavé : c'était un mouchoir de poche en fin linon avec des initiales brodées que je ne pouvais pas déchiffrer, parce qu'on ne m'avait pas enseigné l'alphabet ; mais j'eus la conviction qu'il appartenait à l'homme qui venait de passer. Je m'élançai à sa poursuite, me frayant mon chemin parmi les passants, mais il avait disparu, et quand je revins à mon poste, je reçus une bonne volée de coups de la part de mon compagnon, pour avoir quitté mon poste ; j'y fis à peine attention. Le mouchoir était bien caché dans ma chemise en guenille, et il pénétrait tout mon être d'une chaleur, de quelque chose qui tenait plus au bonheur qu'aucune chose que j'eusse jamais connue.

Cette nuit là comme j'étais couché, le mouchoir contre mon cœur, je fis un rêve étrange. Je rêvai que j'entrais dans une chambre richement meublée où un homme était assis dans un fauteuil devant le feu : il tenait dans sa main un livre sur lequel la clarté de la lampe brillait faiblement, mais il ne le lisait pas et paraissait absorbé dans de profondes pensées.

Son visage était brun, beau et très triste. Graduellement,

comme je le regardais avec admiration, ses pensées prirent forme, et celles qui m'étaient visibles convergèrent vers le sud. Instinctivement, sans aucune pensée définie, je les suivis jusqu'à ce qu'elles se concentrassent vers un enfant d'environ deux mois, qui était étendu sur un vieux fauteuil d'indienne fanée dans une chambre d'en haut et qui dormait d'un lourd sommeil. Un homme étais assis à table, tout près, avec un visage d'oiseau de proie qui me paraissait familier mais dont je ne pouvais en rien me souvenir distinctement.

La scène paraissait comme encadrée dans un cadre carré ; c'était un tableau vivant. Alors graduellement tout dans le cadre s'obscurcit, et peu après sortit graduellement de l'obscurité un autre tableau. Il représentait la même chambre ; la porte s'ouvrit et l'homme au visage d'oiseau de proie entra en se glissant furtivement : il s'approcha du large foyer ouvert, et avec un levier souleva un des grands carrés de pierre ; il prit dessous un écrin curieux et un paquet de vêtements. Il les mit sur la table, barra la porte qu'il avait déjà fermée à clef, et, ouvrant l'écrin, il prit des bijoux plus beaux et plus radieux que ceux qui étaient étalés aux devantures des bijoutiers devant lesquels je passais deux fois par jour,en allant du coin de la rue au galetas et du galetas au coin de la rue. Ayant vidé l'écrin, il haussa la clarté de la lampe qu'il avait allumée à son entrée, et examina l'intérieur de l'écrin, minutieusement, en le tapotant dans toutes les directions. Un coin du fond de l'écrin, qui était doublé de ce que je sais maintenant être du bois des Indes, de même que je sais maintenant que les initiales sur le mouchoir étaient MM. rendit au choc un son creux. Adroitement, prudemment, il passa ses doigts, tels des griffes ça et là, autour de la place qui avait émis un son creux Ses efforts furent recompensés, et une partie de ce qui paraissait être la doublure solide de l'écrin se souleva soudain. Il tira de la place creusée une fine chaîne d'or et de rubis, à laquelle était suspendue un pendant de rubis et de brillants. Cela représentait un aigle à deux têtes et quatre ailes, l'aigle qui est tatoué sur mon pied. Je sentiente que je suis l'enfant qui dormait du lourd sommeil dans le fauteuil fané : je sentiente que c'est par le fil conducteur du mouchoir que j'ai discerné ces choses, et ceci éveille en moi la volonté et le pouvoir de suivre et de trouver l'homme qui m'a dépassé rapidement et dont la pensée se concentre vers l'enfant qui est moi-même.

Une douleur aigüe au côté m'éveille ; c'est le coup de pied de mon compagnon et ma vision d'amour, d'espoir et d'attente disparaît, comme une étoile qui se voile d'un sombre nuage, devant les mots mélangés de jurements :

« Que veut dire cela, grand paresseux ! Tu dors encore, maintenant ? debout ! et va-t-en aux affaires ».

Je me levai en chancelant des planches du galetas dans lequel presque tous les locataires dormaient encore, quelques un en ronflant, d'autres en un lourd sommeil, d'aucuns en marmottant des malédictions. Mon compagnon me traîna ou me porta en descendant l'échelle qui servait d'escalier, et m'amena, dans le matin brumeux, à un café où il me versa une tasse de café où l'eau ne manquait pas et poussa dans ma main un gros morceau de pain rassis. Machinalement je bus le café et dévorai le pain, mais je ne voyais que l'aigle, aux deux têtes et aux quatre ailes, du pendant, dont la marque indélibile sur mon pied est le facsimile, et l'homme, dont les pensées se concentraient vers l'enfant, vers moi-même : et quoique, comme d'habitude, je remplisse ma tâche quotidienne, d'offrir des allumettes aux passants, je ne guette qu'un seul visage, qui, hélas ! ne revient pas ; et devant moi, vagues, non définies, se déplient des perspectives de possibilités ; cependant, entre l'homme et le pendant, apparaît un abîme fixe que moi seul peux franchir : et une lueur d'espoir point dans la noirceur de mon existence, un espoir qui graduellement devient une certitude que l'ivrognesse qui s'appelle ma mère n'est pas ma mère : que le brutal qui s'appelle mon frère n'est pas mon frère et que l'histoire de mon père perdu en mer est une fiction.

∴

Un an s'est écoulé depuis la trouvaille du mouchoir que j'ai cousu dans un sac à échantillons, en canevas, et suspendu autour de mon cou, de manière à le conserver et pour qu'il ne me quitte jamais. Mon compagnon, traqué par la police, est parti pour une autre ville, et je garde mon poste avec un petit affamé de cinq ans dont la figure pitoyable et la forme amaigrie excitent la compassion des passants, compassion qui se manifeste en pièces de cuivre. La femme qui s'appelle ma mère m'a donné des instructions pour priver l'enfant de nourriture, lui pincer la chair et le maltraiter, afin de le maintenir en état d'attirer la pitié ; mais je le comble de faveurs, et comme il apprend à avoir confiance en moi, j'exerce pour la première fois mon pouvoir de protection et sens la joie d'être l'objet de sa confiance et de son amour ; mais mon bonheur n'a qu'une courte durée : un matin, en m'éveillant, je trouve qu'il n'est plus dans le gatelas, et la femme à qui je le demande avec persévérance me dit que le petit dont les yeux com-

mençaient à briller de bonheur et dont tout l'être s'éveillait par responsion à mon affection, a été envoyé au brutal qu'elle désigne comme mon frère. Une scène violente s'ensuit, scène dans laquelle pour la première fois la passion s'éveille en moi et je suis comme transformé. Dans mon indignation je m'écrie :

« Vous n'êtes pas ma mère ; aucun homme de mer n'est mon père : mon père est d'une autre race et le signe de la race de ma mère est l'aigle aux quatre ailes. »

La main de la femme, levée pour me frapper, retombe ; elle me regarde un moment d'une figure empreinte de terreur, et s'asseyant sur la chaise branlante qui était le seul meuble du sale galetas, jette son tablier sur sa figure et se balance çà et là. Je m'en vais dans le brouillard et la boue, encore une fois seul.

Assez fréquemment, un passant m'avait donné une pièce d'argent à cause de mes yeux à couleur foncée et de mon apparence orientale ; ces pièces, je les avais soigneusement conservées dans le sac de canevas, avec le précieux mouchoir. A présent je me réjouissais de ce qu'aucun tourment de la faim ne m'avait persuadé de les dépenser en nourriture, car mon unique pensée était de suivre l'enfant que j'aimais et de le sauver. Les duretés aiguisent les facultés mentales aussi bien des enfants que des chiens, et je savais la valeur des sous et du savoir faire. Ma première pensée fut de prendre la première diligence, qui allait à la cité où était l'enfant, mais un sentiment non défini de différer mon voyage jusqu'à la prochaine diligence qui y allait, prévalut. D'ailleurs mon épargne était insuffisante, car il pourrait se passer plusieurs jours avant que je ne trouvasse l'enfant, et il faut bien trouver un logement, ou encourir le risque d'être arrêté pour vagabondage. Arrivé à une des principales rues de la la cité, je m'arrêtai pour penser, devant la fenêtre d'un magasin de meubles et en levant les yeux, je vis se refléter ma figure dans un grand miroir : dans les yeux qui regardaient les miens, noyés de douleur, je reconnus ceux de l'homme que j'avais vu assis dans la chambre richement meublée, en mon rêve.

Comme je me tenais debout, absorbé dans la contemplation de l'image que le miroir réfléchissait, une voix claire, auprès de moi, s'écria : « Mon dieu, quel beau garçon ! si son chapeau délabré et ses haillons étaient échangés pour un fez rouge et une tunique rouge, il serait une merveille de beauté orientale. » Une main se posa sur mon épaule, et, levant les yeux, je vis que c'était celle d'une jeune femme de belle taille, grande et très blonde, dont les yeux riaient. « Vous êtes un petit imbécile, dit-elle, de vendre des allumettes aux hommes ; vous devriez mettre un costume semi-

oriental que vous pourriez acheter très bon marché chez le costumier dans la rue contiguë à gauche, et ensuite vendre des fleurs dans les promenades les plus à la mode, ou aux portes des salles de concert et de théâtre. Et vous vous débarrasseriez vite de votre état de semi affamé, qui vous sied si bien, mais qui doit être fort dur à supporter. Suivez mon conseil, et voici quelque chose pour commencer ».

Elle mit une pièce d'or dans ma main et poursuivit son chemin en riant et causant avec sa compagne. Un passant dit : « C'est Aline, la chanteuse ; elle gagne l'argent à pleines mains et le jette sans compter ».

Obéissant aux yeux qui riaient, je me rendis chez le costumier qui bientôt me vêtit d'une tuniqûe rouge en laine grossière, fanée mais pittoresque, d'un fez à long gland violet fâné : je me dirigeai vers le plus proche marché de fleurs. Là, j'achetai un panier et des fleurs fraîches et odorantes : du jasmin, des jacinthes blanches, des stephanotis et des muguets, des myosotis, des boutons de roses aux teintes délicates, des fougères capillaires et de grandes mousses sur fil de fer. Puis à l'ombre d'une arche du fleuve, j'arrangeai les fleurs délicates en bouquets, petits et grands, les bordant de mousses et les frangeant de fougères. Le gazouillement de l'eau coulante, le parfum et la beauté des fleurs, des fougères et des mousses, le sentiment du changement et de la liberté marquent cette heure comme paradisiaque.

Dans l'après midi, je pris ma place près de l'entrée d'une salle, dans laquelle on donnait un grand concert ; et comme Aline l'avait prédit, mes bouquets se vendirent rapidement, de sorte que comme les premières notes de l'orchestre m'arrivaient, il ne me restait plus qu'un grand bouquet dans mon panier, et voyant qu'il n'y avait plus d'arrivants j'allais retourner vers l'ombre de l'arche fluviale,pour faire avec les fleurs de petits bouquets de boutonnière, lorsqu'une voiture à quatre chevaux arriva à la porte de la salle,à grande vitesse. La porte de la voiture s'ouvrit et une dame emmitouflée d'un manteau et d'un capuchon de zibeline, descendit suivie d'une dame et d'un monsieur. Je m'avançai d'un pas en tendant mon panier avec le bouquet.

— « Prenez-le, dit-elle péremptoirement, à sa compagne ; l'enfant a l'air affamé, donnez lui une pièce de cent sous, cela l'aidera a trouver le souper et le lit pour la nuit ».

— Merci, madame, merci.

Comme je levais les yeux vers son dur mais beau visage, ses yeux rencontrèrent les miens ; d'un air perplexe et s'adressant à son compagnon, elle dit :

— Les yeux de ce garçon me semblent familiers ; ils éveil-

lent des mémoires non définies ; souvenez-vous pourquoi »?

— Votre altesse oublie que nous nous sommes rencontrés il y a trois mois seulement.

— C'est vrai, dit-elle, mais je pourrais jurer que ces yeux ont rencontré les miens quelque part ».

Comme la princesse entrait par les portes grandes ouvertes, il me vint un désir indescriptible de la revoir encore une fois, de l'approcher encore une fois : ayant appris que le concert serait terminé dans environ deux heures, je quittai le lieu afin de remplir mon panier avec des fleurs nouvelles. Ponctuellement, comme les grandes horloges de la cité sonnaient quatre heures, j'approchai de la porte de la salle de concert ; alors une sensation de peur mais de la nécessité de la prudence m'envahit subitement, et je me glissai dans l'ombre d'une rue étroite qui bordait l'entrée de côté. Comme je faisais ainsi la voiture de la princesse arriva et s'arrêta en face de la rue, n'ayant pu approcher de la grande entrée à cause des nombreuses voitures qui lui bloquaient le chemin. Comme un des chevaux de sang se montrait rétif, un jurement féroce du cocher me fit lever les yeux, et je reconnus l'homme que j'avais vu dans mon rêve, l'homme au visage d'oiseau de proie. Un soudain tremblement me saisit, et, instinctivement, je serrai le précieux mouchoir contre mon cœur comme pour fortifier la marée de la vitalité. Comme je faisais ainsi, la femme qui s'appelait ma mère me dépassa rapidement, et s'approchant du cocher, elle chuchotta une phrase dont je ne saisis que les mots : « le marmot sait tout et je vous ai averti ».

Marmottant un jurement, l'homme lui dirigea un coup violent de son long fouet, mais elle évita le fouet et se tapit dans l'ombre d'un arc-boutant de la salle, près de moi. Voyant l'homme s'approcher, elle se mit debout brusquement, comme un animal chassé à l'approche des chiens de chasse ou de leurs dresseurs : mais le cocher lui dit : « Je jure sur la Madonne et sur son fils divin que je ne vous ferai pas de mal ; venez me rencontrer cette nuit au théâtre à 8 heures 30, et dites-moi tout. »

Elle se redressa dans ses pauvres haillons, et répondit : « Je ne vous ferai pas défaut ; vous avez gâté ma vie, mais je vous aime encore et je flaire du danger dans l'air ».

L'homme s'en alla à la hâte et en la dépassant, il marmotta : « Parmi toutes les sottises, celle des femmes est la plus grande. Il n'y a pas de brutalité, pas d'humiliation à laquelle je n'aie pas assujetti Sagma, et elle m'aime encore. »

— Si une passion ou un amour tel que le sien devient de la haine, prenez garde !

Le cocher se retourna et fit face à celui qui parlait ; d'un

air fanfaron ; « Qui êtes-vous, dit-il et qu'avez-vous à vous mêler de mes affaires ? »

— Je suis le mari de Sagma, que vous avez attirée ou suggestionnée, lorsqu'elle était jeune et belle, il y a dix ans », et se détournant dans une ruelle derrière la salle, le parleur disparut.

Guidé par l'intuition de la prudence qui me semblait provenir du mouchoir qui était contre mon cœur, je me rendis à une partie éloignée de la cité, aussi loin que possible du galetas, mon home, et du lieu où j'avais rencontré la princesse et appris que l'homme au visage d'oiseau de proie était à son service et que la femme qui s'appelait ma mère était son esclave et sa complice.

A 7 heures 30, je pris ma place près de la grande entrée du théâtre, que l'homme avait indiquée, et j'attendis avec mon panier de fleurs fraîches et odorantes l'arrivée de la voiture que je guettais si anxieusement. Ponctuellement à 8 heures 30 elle arriva, et la princesse descendit, mais cette fois la dame de compagnie l'accompagnait seule. Je me frayai un chemin, graduellement, et comme elle approchait des marches, je lui tendis une belle gerbe de jasmin blanc et des roses mousses blanches, en prenant soin de tourner le dos à la voiture, de peur que le cocher ne m'observât.

— « Que c'est beau ! » s'exclama-t-elle, et jetant de côté son bouquet de camélias blancs, elle prit celui que je lui tendais.

Comme elle me tendait une pièce d'or, nos yeux se rencontrèrent encore et elle s'exclama : « Comment ! vous voici de nouveau ! » Alors, subitement, sa forme grande, gracieuse, habillée de soie blanche brodée de perles se pencha vers moi, et ses lèvres baisèrent les miennes : et comme elle se penchait ainsi sur moi, je vis suspendu à son cou, un ornement de brillants dans lequel je reconnus le fac simile de l'aigle couronné qui était tatoué sur mon pied. Un flot d'émotions fortes et mélangées m'accabla, le sang se précipita violemment à mon cerveau et ensuite s'en retira subitement.

Les reverbères, les bâtiments, et les gens semblèrent ballottés comme un bateau sur une mer tempétueuse ; une houle telle que des vagues qui se brisent m'empêchait d'entendre tous les autres sons. Je me sentis soulevé et emporté dans un endroit chaud ; je savais que quelqu'un ouvrait ma bouche de force et y versait un liquide clair que j'étais forcé d'avaler : J'étais incapable d'ouvrir les yeux, mais je devinais la présence de l'homme au visage d'oiseau de proie. Une seule fois, j'entendis une voix d'homme que je sentis avec certitude n'être pas celle de mon ennemi, et qui disait : « Depuis longtemps, j'ai désiré être témoin moi-même des effets du tant vanté bol de soma ». Alors une sensation

que je n'avais jamais éprouvée auparavant me pénétra et s'approfondit jusqu'à ce que je perdisse connaissance ; car, ainsi que je comprends maintenant, j'étais entré dans les profondeurs du sommeil du soma qui est le portail de l'éveil du soma, l'éveil à la plénitude de sentientation qui reste inconcevable à ceux qui sont en leur état ordinaire ou normal. J'ai ouï dire que quelques uns de ceux qui boivent de la coupe du soma s'éveillent à une douleur infinie. Quant à moi je m'éveillai comme à un océan de vie et de lumière, à travers lequel passaient et repassaient ondes sur ondes d'extase.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Dans « Les Tendances Nouvelles » a paru un article aussi puissant qu'admirable intitulé : « La Culture du sens moral et de la Raison en Art » par J. Bucas. Quoiqu'il ne contienne pas cent lignes, il est calculé pour être une aide plus puissante pour l'évolution de l'Art que des centaines d'articles qui touchent à ce sujet des plus importants. Une étude de cet article du point de vue cosmique ne saurait manquer d'intéresser non seulement le monde des vrais artistes, si précieux à cause de leur plasticité et de leur liberté, mais tous ceux qui partagent avec eux le culte de l'idéal, du vrai et du beau. L'auteur commence son article ainsi que suit :

« Bien que certains artistes se plaisent encore à penser que la culture du sens moral et de la raison ne soit d'aucune utilité en art, je crois que non seulement cette culture est utile, mais encore qu'elle est nécessaire pour arriver à une haute conception artistique ».

Cette vérité est entièrement en accord avec l'enseignement de la Philosophie Cosmique qui soutient que tout ce qui mérite d'être immortel passe par quatre degrés, savoir : la conception passive, la conception active, la pensée qui est la formation et la réalisation. Elle soutient aussi que la plus puissante conception passive peut avoir, et le plus fréquemment a son origine, non seulement dans l'être pathétique ou intellectuel des hommes qui la conçoivent, mais dans ce qui est reçu par eux de raréfactions plus grandes et à quoi ils répondent. De cette considération, la culture du sens moral vrai (parce que naturel) et de la raison est, comme l'auteur le remarque justement, « non seulement utile mais nécessaire », parce que comme du calme et de la pureté des eaux dépend l'exactitude et la clarté de ce qui y est réfléchi, de même du calme et de la pureté des profondeurs pathétiques et intellectuelles de l'artiste dépend l'exactitude et la clarté de ce dont ses profondeurs pathétiques et intellectuelles sont les récepteurs et les réflecteurs. D'où il suit que le repos, c'est-à-dire le repos mental, psychique et nerveux et l'évolution de soi vers tout ce qui est noble, pur, fort et vrai sont essentiels pour le vrai artiste, c'est-à-dire pour celui qui estime que l'art est la manifestation et le vêtement de l'idéal divin, et qui dévoue sa vie à réaliser cette possibilité ; et ceci parce que, comme M. J. Bu-

cas le remarque « l'impression que l'on reçoit des choses est en rapport étroit avec l'idée que l'on s'en fait, et cette impression a une grande influence sur le sentiment de l'art... » et encore que « plus la conception sera grande et saine, plus la sensation sera puissante et pure. » Peu de gens dans le monde affairé Européen, comprennent qu'un temps spécial mis à part pour le repos mental, psychique et nerveux est aussi essentiel à notre bien-être individuel que les heures du soi-disant sommeil naturel ou repos nervo-physique. Cependant c'est le manque de ce repos qui est la cause intermédiaire de la mal satisfaction de plus en plus générale et du surmenage qui pèse si lourdement sur l'humanité. Ceux qui sont de bonne volonté envers l'homme et envers les formations moins évoluées font leur possible pour trouver le moyen de fournir le repos aux travailleurs humains sur la mer démontée de la vie, et même aux animaux qui servent l'homme afin qu'ils renouvellent leurs forces épuisées ; mais peu de personnes savent et encore moins nombreuses sont celles qui cherchent à fournir le repos mental, psychique et nerveux, qui est absolument essentiel au développement individuel, comme le repos dans le sol l'est pour la germination de la graine. Il en est ainsi, non pas par manque de bonne volonté, mais par manque de connaissance et à cause du plus grand de tous les tyrans, la coutume. Néanmoins ce fait reste : L'homme est un être composé, au moins quaternaire, constitué de germes multiples mentaux, psychiques, nerveux et nervo-physiques ; de l'évolution et par conséquent de l'utilité de ces germes quaternaires dépend son évolution individuelle, et une des conditions de leur germination est le dû repos. On pourrait répondre : « Nous n'avons pas le temps de nous reposer. » Nous répliquons : « Non pas ! Celui qui est faible, par fatigue physique et qui toutefois poursuit son travail, ou voyage, ne peut pas riviliser avec celui qui s'est reposé et qui par conséquent travaille ou voyage avec sa force et sa vigueur entières : il en est de même à l'égard de ceux qui sont fatigués mentalement, psychiquement et nerveusement, et ce repos de réparation des forces peut amener, et généralement amène des repos plus profonds, c'est-à-dire des repos de réception et de responsion et aussi d'assimilation, repos dans lesquels celui qui repose peut entrer en rapport avec des intelligences plus raréfiées avec qui il est en affinité naturelle, et en rapport avec des états plus raréfiés de son propre être que son manque d'évolution lui avait jusqu'ici voilés. « Things are not what they seem ». (Les choses ne sont pas telles qu'elles paraissent). Très glorieuse est l'aube du jour qui point sur notre horizon. Bénis au-dessus de tous les êtres sont les pionniers qui se préparent à traverser l'arche

arc-en-ciel, protégée par le surombrement violet, en suivant les vieux sentiers, *autant qu'ils conduisent vers les nouveaux et les glorifient*. Ces repos sont d'une valeur infinie, et plus l'être individuel est évolué et sensitif, plus son besoin en est grand, parce que plus est vive sa sentientation des « orages de la vie, alors que l'âme est saturée de souffrance » et ce repos lui ouvre les profondeurs de l'océan calmes, lumineuses, éternelles dans lesquelles,si grandes que soient les vagues de la surface, il peut plonger et se reposer ; de ces profondeurs, de même que ceux qui descendent dans un puits profond, au clair du jour, perçoivent les étoiles, il percevra des radiances pathétiques et intellectuelles dont jusqu'ici il n'avait aucune conception, et selon le témoignage d'un artiste poëte d'autrefois : « Leur repos sera glorieux », et l'aspiration de l'auteur : « qu'il se forme un monde avec le trop plein de son âme », pourra se réaliser.

« Est-il impossible de reconnaître que seule une philosophie profonde, vaste et belle peut guider l'esprit vers de hautes conceptions. Seulement peut-on dire que cette philosophie existe ? »

La philosophie est une, indivisée et indivisible, la même en nature, quoique non pas en manifestation, hier, aujourd'hui et à jamais. L'expression même *philosophies* implique le schisme ou division et le pionnier de la philosophie toujours ancienne, cependant toujours nouvelle parce que éternellement plastique comme elle est éternellement vraie,doit en vérité « laisser loin derrière soi les calculs bas et intéressés » parce que seulement ceux qui « osent être libres » (libres des chaînes forgées par la politique, voilée par de soi-disant philosophies, religions, codes et coutumes et de soi-disant moralités, qui changent avec les circonstances comme le caméléon dans les lumières et les ombres variées) peuvent être cosmiques.

Libres, pour évoluer leur moi supérieur qui vêt et manifeste la Lumière qui est le centre de leur être ; libres pour aspirer et travailler sans entraves, et partant avec toute leur énergie à la matérialisation de leurs conceptions les plus élevées et les plus nobles, pour la matérialisation de leur idéal le plus pur et le plus respendissant. Libres, pour montrer à l'humanité le chemin,comme nul n'a le pouvoir de le montrer plus que le vrai artiste,des fontaines de la vie et de l'immortalité intégrale ; libres, pour fermer à jamais les portails hideux de la mortalité contre nature ; libres, pour substituer à l'homme crucifié, l'homme vainqueur ; libres, par leur propre main droite et leur saint bras, d'obtenir non pas pour eux-mêmes seulement mais pour leurs semblables, la victoire finale.

Nécessairement, « le grand nombre de soi-disant philosophies ne peut amener que le doute, et c'est parce que l'on doute qu'on est moins enthousiaste pour l'idéal et plus matériel dans ses aspirations. C'est parce que l'on doute qu'on désire plus bassement et que, par conséquent on est moins artiste. »

La philosophie de la raison et du sentiment « unirait les hommes » par la connaissance et non par la croyance : au moyen de la connaissance se trouvera l'immortalité.

Elle est comme une lumière de phare, mise sur le sommet d'une colline à la vue de tous les hommes et son but est d'attirer les hommes (l'humanité intégrale) « vers un même but : l'Elévation ». Une lumière « qui indiquerait à l'homme le vrai chemin à suivre », c'est-à-dire le chemin de l'évolution de soi, des développements individuels quaternaires, par laquelle le divin est manifesté dans et par l'humain, l'unique par la collectivité. Ainsi point le beau jour de « la vérité, rayonnant enfin dans l'âme des hommes ; ils dirigeront leurs efforts, non plus vers les combats réciproques, mais, au contraire, vers l'union pour s'aider mutuellement à comprendre la suprême Beauté. Alors l'Art ne sera plus seulement, comme dit Nietzsche, une fête que se donne l'humanité. Il sera plus grand encore, il sera la fête des âmes et la plus belle prière ».

Oui, en vérité, la prière qui est l'aspiration, l'aspiration qui comme un glorieux hymne plein de mélodies et d'harmonies grandes et moins grandes, s'élèvera de l'humanité collective, et montera jusqu'au Saint des Saints Cosmique, parce que son refrain glorieux et immortel sera :

« Nous et notre Dieu (l'Illuminateur de notre être) sommes un ».

Ainsi et ainsi seulement peut être atteint l'idéal le plus élevé, le plus utile, *la Sociologie Cosmique*. Ainsi et ainsi seulement peut s'atteindre notre plus grande aspiration vers la jouissance sublime et intégrale, ou, comme il est si heureusement exprimé dans les Pensées Lumineuses, vers « la totale allégresse ».

QUESTIONS

Le volume du Docteur Gustave le Bon « L'Evolution de la matière » a, naturellement, vivement intéressé un grand nombre de physiciens et de scientistes et nous-mêmes, entre le nombre. Comme étudiants et admirateurs ardents de la Philosophie Cosmique, nous désirons comprendre clairement et précisément ses enseignements à l'égard de la nature, de l'étendue et des capacités de la matière. Voulez-vous donc répondre à ce sujet intéressant et important, aussitôt que possible. Il pourrait être bon de nous répondre dans la Revue Cosmique ; le sujet est mis à présent tellement en évidence devant le public qu'il ne saurait manquer d'intéresser ses lecteurs.

— Nous sommes très heureux de répondre à la question ci-dessus, posée par le groupe hautement intellectuel et sincère d'étudiants dont elle vient, d'autant plus qu'elle n'est qu'une des nombreuses questions posées sur le même sujet.

La philosophie Cosmique enseigne que comme chaque système ou groupement céleste, comme chaque monde solaire ou stellaire, comme chaque être individuel, est son propre cosmos, il en est de même à l'égard du monde des soi-disant atomes (nous nous servons de l'expression des soi-disant atomes, parce que ce qui est capable de division dans le degré de densité où il existe n'est pas un vrai atome). La terre (et ses alliées, sphères, sphéroïdes et disques) arrive à sa plus grande densité dans ce qui est communément appelé la croûte de la terre : intérieurement et extérieurement, se trouvent des densités graduées et toujours s'amoindrissant, ou en d'autres mots les couches (sans division) qui s'approchent du centre de la terre, et celles qui l'entourent dans l'extension, graduellement

deviennent de plus en plus raréfiées. L'homme est à cet égard semblable à la terre qu'il habite. Nous sommes des êtres composés dont la partie nervo-physique ou actuellement la plus dense est la croute ou couverture ; cette partie est celle qui est visible pour les sens normaux des hommes, nos semblables. Ce corps nervo-physique ordinairement appelé le corps est perméé par le degré d'être nerveux qui est perméé par le degré psychique, qui est à son tour perméé par le degré mental ; et, *dans l'ordre*, la triple aura, c'est-à-dire l'aura nerveuse, l'aura psychique, et l'aura mentale enveloppe l'individu comme l'atmosphère graduée enveloppe la terre. Cet être composé quaternaire est à la fois dans sa centralisation et dans son extension le droit de tous les êtres individuels ; mais l'homme évolué peut centraliser et s'étendre non seulement jusqu'aux quatre degrés de l'état physique et jusqu'à ceux des états nerveux, psychique et mental mais jusqu'à l'essence, la lumière, l'Esprit, l'intelligence libre, comme la terre que nous habitons et les sphères alliées peuvent centraliser et s'étendre jusqu'à leurs états d'être plus raréfiés et nécessairement à leurs degrés quaternaires gradués. L'étudiant Psycho-Intellectuel observera que l'aurisation graduée ou enveloppement atmosphérique des sphères rend la théorie populaire des sphères rejetées comme un boulet de canon dans l'espace et tournoyant comme des toupies, difficile à saisir comme l'est la division de la substance intégrale ou l'inertie. La vraie Tradition et plus spécialement la Tradition orale a de l'importance et de l'utilité à mesure qu'elle aide l'étudiant et le chercheur à comprendre le présent et les possibilités de la réalisation dans l'avenir.

Nous mentionnons ce fait parce que la tradition au sujet de la septième et actuelle classification de la matière des matérialismes est pleine d'informations précieuses et parce que le récit de cette classification s'accorde entièrement avec la théorie, ordinairement acceptée, de la responsion, et illustre les forces inhérentes de la matière ; ce qui ainsi qu'il sera observé

n'est nullement une nouvelle théorie mais une théorie universellement acceptée autrefois ou plutôt admise comme une chose entendue et jamais mise en doute par les sages qui transmettaient oralement les traditions du passé lointain. Dans l'histoire à laquelle nous faisons allusion, il est constaté que l'Equilibre plana au-dessus de l'immensité de la matière mélangée des matérialismes *comme Intelligence* et, planant ainsi, voulut : « Que la lumière (ou intelligence) soit manifestée » ; et que, comme il planait et voulait ainsi, il y eût dans l'immensité de la matière mélangée un grand enflement ou soulèvement parce que la matière la plus évoluée et partant la plus responsive s'éleva à la surface,c'est-à-dire s'approcha de Celui avec lequel elle sentientait de l'affinité *par ses propres forces inhérentes* (savoir la Lumière ou Intelligence) et en responsion manifesta ces forces : ainsi, comme il l'est brièvement affirmé dans la traduction vulgarisée « *Il y eut la lumière* ». Or comme le musicien appellerait vainement les sourds à la réception et à la responsion vis à · is de ses harmonies et de ses mélodies, comme un artiste pourrait en appeler vainement aux aveugles pour recevoir (et y répondre) la perfection de ses lumières et de ses ombres et pour apprécier la beauté de son coloris ; de même il en eut été à l'égard de l'Intelligence qui plana au dessus de la matière et évoqua sa responsion, si cette matière sur laquelle l'Intelligence planait eut été sans forces inhérentes intellectuelles. La loi de responsion nécessite une telle force inhérente, parce qu'il n'y a de responsion ou d'attraction que par affinité, comme il n'y a de non responsion ou de répulsion que par l'anti-affinité,et cette responsion envers les forces extérieures doit logiquement être l'effet de la force inhérente de ce qui répond.Chaque particule de la matière est capable de sentienter, et par conséquent de recevoir, en y répondant, la force extérieure vitale, intellectuelle, spirituelle ou pathétique, avec laquelle *sa propre force inhérente est en affinité* : chaque particule de la matière a la volonté et le droit de protéger son intégrité d'être

individuel et son moyen de protection consiste principalement à préserver, intact, son enveloppement le plus dense ou nervo-physique, qui est intermédiaire entre ses degrés d'être plus raréfiés et les degrés d'être y correspondants dans leur centralisation et leur expansion.

La science moderne qui, à son grand honneur, commence à sentienter les portails qui conduisent aux anciens temples de la sagesse, démontre l'extrême lenteur avec laquelle les particules de la matière cèdent à la force exercée sur elles pour leur faire céder leurs forces raréfiées inhérentes : et aussi le danger qui pourrait être encouru par l'humanité si on trouvait le moyen de les forcer à sacrifier leur individualité et ainsi de faire leur sortie de la densité nervo-physique. Cette répugnance, de la part des particules de la matière, à sacrifier leur individualité tend à prouver qu'elles ne sont pas encore évoluées à la résignation ou au désir des chrétiens ou des théosophes pour la perte de l'intégrité de l'être, mais qu'elles adhèrent plutôt avec persistance à la première loi des anciens temps : « Prenez soin de votre peau » Sages particules ! ! Le danger scientifiquement annoncé qui pourrait être encouru par la dissociation des particules de la matière, prouve qu'elles ne sont pas encore arrivées à l'idéal de perfection compris dans le conseil « Rendez le bien pour le mal » « Faites du bien à ceux qui vous persécutent » « Ne vous vengez pas » mais qu'elles s'en tiennnent plutôt pratiquement à la règle : « œil pour œil, et dent pour dent. »

Particules démodées !!

La Philosophie Cosmique enseigne que comme pour les groupements célestes, les sphères, sphéroïdes et disques et les êtres individuels, de même pour les particules de la matières, les états et degrés évolués de chaque particule individuelle sont la mesure de son status cosmique parce que c'est la mesure de ses capacités de réception et de responsion vis à vis des forces cosmiques. Ainsi comme à l'égard des groupements célestes, des mondes lunaires et

stellaires, des nations, des peuples et des êtres humains individuels, il en est aussi à l'égard des particules de la matière « L'une diffère d'une autre en rang et en gloire ». S'il en est ainsi, il sera facilement compris que :

Les capacités de la matière et son extension sont immenses, comme elles sont variées. Prenez comme illustration familière le soleil et les planètes qui circulent autour de lui. *Les rayons solaires pathétique, spirituel, intellectuel et vital sont sentientables aux planètes en proportion et seulement en proportion de ce que leurs atmosphères contiennent des constituants essentiels pour leur vêtement et leur manifestation.* Par conséquent en proportion de l'évolution aurique ou atmosphérique d'une planète est sa capacité de réception et de responsion envers les émanations solaires et envers toutes les émanations cosmiques.

La lumière, la vie, l'électricité, la chaleur, le son qui sont cinq des douze effets de l'infusion des forces cosmiques en affinité avec certaines densités et raréfactions de la matière en particules, ou moléculaire, nervo-physique ou nerveuse, sans leur vêtement aurique ou atmosphérique et par conséquent sans leur manifestation seraient pour la planète et ses habitants comme s'ils n'étaient pas.Dans les mondes des Matérialismes, la matière est donc omnipotente. La matière est universelle dans le monde de la forme et l'être individuel sans la forme n'est pas : la matière est coéternelle et capable d'être co-égale avec les forces manifestées du Sans Forme : et ce qui est vaguement appelé l'espace consiste en toutes les raréfactions de la matière, de celle de la substance la plus subtile qui enveloppe les sphères individuelles les plus radiantes et raréfiées à la matière la plus dense des concrétions.

Ce qui est maintenant fréquemment dénommé l'*Ether* est constitué, par d'innombrables raréfactions capables d'affinité pratique avec toutes les densités et raréfactions de la substance des matérialismes et peut-être avec la totalité de la substance d'une ultra-raréfaction, qui quoiqu'elle

soit substantielle est néanmoins capable de pénétrer toute substance plus dense, moins subtile, moins raréfiée. Comme l'œil humain ne peut sententier qu'une certaine quantité de lumière, qu'une certaine profondeur d'obscurité. Comme l'oreille humaine ne peut sentienter qu'une certaine échelle de sons, de même la matière et les êtres qui en sont formés ne peuvent sentienter que ce qu'ils sont capables de recevoir et à quoi ils sont capables de répondre; et les immensités qui échappent à leur sentientation sont pour eux comme si elles n'étaient pas. D'où il suit que de l'évolution dépend le status individuel dans le cosmos de l'être. D'où il suit que quoique Les Premières forces manifestées du Sans Forme contiennent toutes les aptitudes à être perfectionnées, tout progrès vers le perfectionnement ou évolution progressive dépend de leur manifestation dans et par la matière, la matière omnipotente, universelle pour le monde de la forme. L'homme évolué, qui comprend la nature, les capacités et l'extension de la matière des matérialismes et qui comme l'intelligence équilibrée peut planer au-dessus de son immensité en voulant efficacement : « que votre Lumière ou intelligence soit manifestée » peut former et transformer à volonté; et méconnaissant la prohibition de la potitique de la religion et même hélas ! de la science (soi disant) ose être libre, libre de réaliser la possibilité mise devant lui à travers le temps jusqu'au sans temps par le Formateur qui plana sur la matière comme intelligence : « Remplissez les Azertes, subjuguez ce qui vous arracherait votre héritage et ayez domination sur toutes les formations moins évoluées » la domination non pas de la tyrannie, mais de la puissance bienfaisante qui aidera efficacement tout l'être individuel sentientable depuis le groupement céleste jusqu'à la molécule à effectuer une telle évolution qui préservera son intégralité et partant son rôle légitime dans le Cosmos de l'être.

VARIÉTÉ

Un étudiant voyageait à travers plusieurs pays et dans toutes les cités et villages à travers lesquels il passait, il instruisait les gens.

A son passage dans une certaine cité, après que son instruction fut terminée, il alla, selon sa coutume, faire ses adieux aux principaux habitants qui avaient contribué à ses nécessités selon leurs moyens.

Dans une des maisons, se trouvaient plusieurs personnes qui dépendaient de la libéralité d'autrui; parmi elles se trouvait un boîteux qui reçut du maître de la maison une aumône excédant de beaucoup celle que l'étudiant avait reçue.

Ce qu'observant, quelqu'un qui était présent lui dit : « Vous êtes un homme sage qui comprenez beaucoup de choses. Comment arrive-t-il que vous qui avez une si grande réputation, receviez si peu de cet homme, tandis que ce boîteux dont la seule prétention est d'avoir perdu une jambe par sa propre négligence, reçoit tellement davantage ?

Le sage répondit en souriant : « Ceci est tout naturel; faire l'aumône a souvent pour motif l'ostentation et la crainte. Cet homme riche, dont l'ostentation est apparente, donne libéralement au boîteux parce qu'il craint de devenir boîteux lui-même, mais à moi il donne avec épargne parce qu'il n'a aucune crainte de devenir intelligent. »

CHRONIQUES DE CHI

Les *Chroniques de Chi*, IIIe volume de la *Tradition*, seront bientôt publiées. — Le nombre d'exemplaires de cet important ouvrage philosophique, alchimique et astrosophique devant être limité, ceux qui désirent se le procurer sont priés d'adresser leur demande au Directeur de la *Revue Cosmique :*

AlA AZIZ,

Tlemcen (Algérie).

115

Le Gérant : H. CHACORNAC.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

Pour l'Année 1905

EXPOSÉ DES BASES DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

BIBLIOGRAPHIE